AMÉNAÏDE,

OU

LES MARTYRS DE LA FOI,

ROMAN HISTORIQUE.

PAR LOUIS PONET,
Auteur de L'HERMITE DE VINGT ANS,
et D'ADOLPHE ET JENNY.

POURQUOI attribuer à la religion ces excès qui furent l'ouvrage d'une vengeance cruelle, d'une hypocrisie perfide, et d'un fanatisme aveugle? Les hommes qui sapent ses fondemens sacrés, sont comme ces enfans barbares qui frappent leur mère infortunée.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez LEMARCHAND, Libraire, place de l'École, n° 1, en face du café Manoury.

AN X. — 1802.



AMÉNAÏDE,

OU

LES MARTYRS DE LA FOI.

Des prisons de K.., le ... 15..

Le plus scélérat des hommes,

A la plus vertueuse des femmes.

« C'EST au moment où je vais paraître devant le juge suprême, que je romps un silence que les remords m'avaient imposé ! O Aménaïde ! Aménaïde, vous plaignez mon malheureux sort, peut-être ? Ah ! quelle horreur mon nom va vous inspirer, quand vous connaîtrez mes forfaits !

Tome II. 1

faut-il qu'un besoin de m'entretenir avec vous, me fasse divulguer un secret, qui demain eût été enseveli avec les restes d'un..... mot terrible; je ne le prononce jamais sans ressentir dans tout mon être un froid glacial: il me semble entendre une voix qui me crie, assassin, assassin, éprouve les effets de ma puissance. Je regarde à travers les nuages ensanglantés dont mes yeux sont couverts? Que vois-je! un squélette d'une grandeur démesurée; ses os noirs, veinés de jaune, font frissonner même l'homicide. Sa tête hideuse, sa bouche effroyable, ses yeux brûlés par les feux funéraires; tout, quoique dépouillé d'un signe expressif, parle et vous dit: Homme, voilà l'état où je vais te réduire. On croirait que ses bras décharnés sont immobiles sur ses côtés; mais aux coups multipliés

d'une faulx qu'ils agitent, ils montrent leur force et leur vigueur. Ah! grands dieux, j'ai senti sa main s'appésantir sur ma tête : quel est donc ce fantôme? la mort; la mort! O terre, ouvre-moi ton sein? Tu trembles à ce desir : quand tu me jetas dans le passage de la vie, j'étais ton enfant, il est vrai; maintenant vil rebut des hommes, je ne sais que devenir, ils m'accusent et mon crime est leur ouvrage. Il faut donc attendre la mort, demain je la verrai : cette idée me fait frémir. Ah! puis-je la redouter, quand je n'ai pas craint de l'appeller pour un autre. Que n'est-il possible d'éprouver ses angoisses, quand c'est son glaive criminel qui doit nous frapper : nous ferions plus d'efforts pour rester dans le sentier de la vertu, et moins pour entrer dans celui du crime. Mais il

n'est plus temps de se plaindre, je vais recevoir le prix de mon forfait ; je dois me résigner et ne plus parler de vertu, de peur que ce beau nom ne soit flétri en sortant de la bouche d'un monstre. Ah ! mòn Aménaïde, donnerez-vous une seule larme à ma déplorable histoire ? je n'ose m'en flatter, mais si votre sensibilité vous y porte, le coup qui tranchera ma destinée sera moins horrible. Hélas ! je n'étais pas né pour être un méchant. Faut-il qu'un seul jour ait couvert d'opprobre le nom d'une famille révérée par la pureté de ses mœurs. Vous avez desiré savoir quels étaient les auteurs de mes jours ? Ecoutez, et plaignez-les d'avoir donné la vie à celui qui les a déshonorés pour jamais.

» Mon aïeul se distingua dans l'armée des Florentins, qui détruisit la

république de Pise ; le grand-duc pour le récompenser le nomma commandant des troupes qui devaient asseoir le pouvoir de ce nouveau souverain. Jeune comme il était, vainqueur d'un peuple belliqueux comme les Pisans, il ne pouvait qu'être chéri des principaux citoyens, quoiqu'ils pussent lui imputer la perte de leur liberté : cependant une jeunesse aimable et séduisante se disputait le cœur de St. Toldini; on était piqué de voir que toutes ses affections n'avaient pour but que la gloire. Il y avait déjà fort long-temps que St. Toldini habitait Pise; on désespérait qu'il se mariât jamais, son âge faisait penser qu'il s'était voué au célibat ; mais qui croirait qu'à près de 60 ans, il deviendrait épris d'un jeune beauté, et qu'elle répondrait à ses vœux malgré la disproportion des âges. Cepen-

dant cela arriva : la belle *Thérésina*, fille d'un des chevaliers de S. Etienne, obtint ses hommages ; de son côté Thérésina sentit le plus violent amour pour lui. Leur union fut conclue en peu de temps, un fils naquit de cet hymen. Mais il ne put jouir long-temps des carresses de son aimable épouse, ni de celles de cet enfant qui devait consoler sa vieillesse. A peine sa femme était-elle convalescente de sa couche, qu'il mourut ? peignez-vous l'état de cette adorable femme : quel dut être son désespoir en perdant l'objet de ses affections. Mais ce n'était que le commencement d'une plus grande disgrace ; Thérésina privée de son époux, vit augmenter sa douleur par la perte de son père, qui fut naufragé en montant une galère que la ville offrait au grand-duc. Tous ces coups lui firent

une telle révolution, que cédant à sa douleur, son malheureux fils resta orphelin, avant de savoir apprécier les douceurs des carresses maternelles. Une vieille parente de Thérésina le prit chez elle, et le fit élever avec un soin extrême. Mais le malheur avait marqué sa naissance, il n'abandonna pas sa proie; parvenu à l'âge de seize ans, St. Toldini fut embarqué; pendant son voyage sa digne parente vint à mourir; la personne que la famille chargea de diriger les débris de sa fortune, se sauva de la ville, et ruinant plusieurs familles, elle rendit son sort des plus à plaindre. Ce fut à son retour qu'il apprit cette nouvelle : cependant elle n'attéra point son courage, il résolut de faire un second voyage, dans lequel il espérait réparer la perte de ses biens, ou du moins améliorer la

rigueur de son sort. Ce fut à son retour qu'il sentit pour la première fois ce que c'était qu'aimer; mais moins heureux que son père, celui de *Constancia* refusa son consentement à cette union; il n'était pourtant pas plus fortuné que St. Toldini, mais une ancienne haine était la principale cause de ce refus. Constancia pourtant aimait mon père; nul rival ne se disputait la possession de son cœur. St. Toldini au désespoir de ne pas obtenir son amie, se porta à tout ce que l'amour est capable d'inspirer. Après plus de six mois de peines, d'inquiétudes, il la décida à lui donner la main : un prêtre, ami de mon père, les bénit dans une chapelle qui était hors la ville. Leur hymen resta fort longtemps caché; il n'y eut que les mauvais traitemens qui forcèrent Constancia à fuir la maison paternelle;

ce qui fit divulguer le secret de leur mariage. Hélas ! il ne pouvait croire qu'un père poussât la vengeance à un tel point.

» Ils s'étaient retirés à *Caselna*, village distant d'environ douze milles de Pise ; ils n'avaient pas caché leur demeure, espérant que la pureté de leur conduite et le temps désarmeraient la colère de cet homme. Espoir chimérique, confiance trop funeste, que vous causâtes de maux à ceux qui me donnèrent la vie ! le même jour que mes yeux virent la lumière, mon père fut assassiné. Cet évènement qui aurait pu coûter la vie à son épouse infortunée, resta caché jusqu'au lendemain : ce fut ce même ami qui les avait mariés, qui se chargea de lui apprendre ce forfait. Vous vous figurez aisément quelles durent être les peines de

cette épouse aussi sensible que bonne mère. Cependant son fils réclamait sa conservation ; ainsi c'est la mort dans le cœur, qu'elle formait à la vie et au malheur celui qui réunissait toutes ses affections. Grâces aux soins du vertueux ecclésiastique, ma mère recouvra bientôt la santé ; elle sentit quelles obligations elle avait contractées envers la nature ; elle se résigna, et remplit sa tâche avec cet héroïsme que Dieu seul peut inspirer à notre ame.

» Dès qu'elle fut entièrement rétablie, elle résolut d'aller à Rome, tant pour former mon éducation, que pour se rendre aux vives instances d'un oncle qui était garçon, et qui lui offrait un asyle chez lui : n'ayant pas une grande fortune à me laisser, ma mère me fit instruire de façon à rendre mon existence utile ; mais de tous

les arts que je cultivais, un seul m'attacha le plus. La peinture avait tant de charme pour moi, que j'obtins un prix qui fit donner le plus flatteur espoir de mon talent. Combien j'étais fier d'être plus savant que mes camarades ; non que je me crusse déjà fameux, mais de l'amitié que me témoignaient des personnes récommandables par leurs lumières ! Ma mère, ma bonne mère, était transportée; ses carresses firent tant d'effets que je redoublai d'attention pour m'illustrer; la gloire a des charmes aussi puissants pour l'artiste que pour le conquérant : dans ma jeune ambition je me voyais placé au temple des grands hommes ; ce motif n'est-il pas bien fait pour vous embrâser du feu du génie.

» J'avais atteint ma seizième année, et j'avais la douceur d'être encou-

ragé par les plus célèbres maîtres de Rome. L'envie de visiter les écoles renommées se fit sentir à mon ame; j'obtins l'approbation des chefs de la nôtre ; je commençai par celle de Siena : Florence ensuite me retint dans ses murs ; je visitai aussi la savante Bologne, Modène, Parme, Plaisance; après avoir quitté à regret ces superbes cités, je me rendis à Pise. Ma mère m'avait fait connaître les malheurs qui avaient accompagné ma naissance ; aussi curieux de voir par moi-même une ville où mes parens étaient nés, et de plus si renommée tant par son antiquité que par son indépendance primitive, j'y fis un long séjour : ses marbres épars, ses tombeaux renversés, l'air de grandeur joint à la solitude la plus profonde qui y règnent ; ses superbes monuments étaient suffisants pour

électriser le génie ; chaque objet me semblait digne de mon pinceau : pouvais-je m'en servir mieux qu'en immortalisant la patrie de mes ancêtres : c'était là que je jouissais véritablement ; c'est là que je sentis combien la peinture est un art sublime. La poésie ne parle qu'au cœur ; la peinture parle à tous les sens ; elle séduit l'ame, elle nous transmet les traits de ceux qui nous furent chers : elle nous fait connaître également le sage législateur qui a fait le bien-être de son pays, et le scélérat qui en a été l'opprobre. On peut dire qu'elle est une immortalité qui fait revivre ceux dont la conduite a fixé l'attention générale. J'ignorais en me livrant aux penchants de mes goûts, le sort qui attendait le pauvre Martii ! Je vous vis, ô ma chère Aménaïde ! l'amour qui jusqu'à ce moment ne m'avait

paru qu'un nom idéal, se vengea de mon indifférence. Divers sentimens qui m'étaient inconnus changèrent ma destinée ; triste, rêveur, je restais des jours entiers sans m'occuper de cet art qui m'avait procuré tant de plaisir ; le pinceau échappait de ma main, la toile ne respirait plus le feu du génie ; mes ouvrages n'avaient plus cette vigueur qui avait donné tant d'espérances ; en un mot, mon talent était passé dans mon cœur, je ne savais qu'aimer. Mais pouvais-je espérer que celle qui réunissait mes affections les partagerait : malheureux orphelin, qui n'a de richesses que ton travail, me dis-je, sur qui ôses-tu lever les yeux ; celle que tu aimes fait peut-être le bonheur d'un époux, ou l'espoir d'un amant ! Tu dois donc renoncer à ce fatal amour.

» Je vous l'avouerai, Aménaïde, tous

mes efforts se tournèrent vers ce but; mais votre image détruisait sans cesse le dessein que je me proposais. Enfin, ne pouvant lutter plus long-temps entre l'incertitude, mon repos et mon amour, je me décidai à vous écrire, à vous peindre tout ce que ressentait mon ame; j'eus le bonheur de trouver un moment pour vous donner ma lettre : ah! comme je tremblais quand je vous approchai! j'osai, je crois, vous dire deux mots, que mon trouble m'a fait oublier; mais il fallut attendre ensuite votre réponse... vous me la fîtes... ah! je m'en souviens encore, vous me permîtes d'espérer; dès ce moment, je sentis renaître avec le plus séduisant espoir ce talent que ma mélancolie m'avait ôté. Elle m'aime, me disais-je; l'état obscur dans lequel je me suis présenté à ses regards, ne

lui a pas fait dédaigner mon amitié; elle est sensible : fut-il jamais un destin égal au mien? Fortuné aveu, tu fis passer dans mes sens cette douce chaleur qui fait que l'homme rend à la nature cequ'il areçu d'elle; mais cette félicité, dont je n'espérais pas jouir, fut troublée par l'horrible nouvelle qui m'apprit que ma mère était à toute extrémité. Combien je souffris en recevant vos adieux! je pressentais le coup qui m'accable en ce jour. Je partis le cœur rempli d'Aménaïde; plus je m'éloignais, plus mon amour était vif; il n'y eut que la douleur que m'inspirait l'affreux tableau d'une mère expirante, qui pût approcher de l'accablement où me jeta cette séparation. O Aménaïde! je pleure encore en songeant à la triste entrevue que j'eus avec la meilleure des mères.

mères. Son visage était empreint d'une pâleur effrayante ; ses beaux yeux avaient perdu cette vivacité enchanteresse : elle me tendit une main décharnée ; et lorsque mes lèvres approchèrent de sa bouche glacée, je sentis la mort s'emparer de moi : mes larmes coulent sur son sein inanimé ; je la presse dans mes bras ; je lui prodigue mille caresses ; je veux réchauffer son cœur ; je m'efforce en vain de retenir son ame fugitive ; mais l'implacable Parque se rit de mes efforts : elle l'apperçoit, et tranchant le seul fil qui la retient encore, elle la place au séjour des justes, et ne me laisse que mon désespoir et les restes douloureux de la femme la plus infortunée. O mon Aménaïde ! je n'étais donc pas fait pour être criminel, puisque je sens une larme s'échapper au souvenir

de cette perte cruelle. Ayant satisfait aux devoirs de la nature, tous mes vœux se tournèrent vers l'amour. Ma mère ayant été forcée d'engager une partie de ses biens pour soigner mon éducation, d'avides créanciers vinrent me disputer mon héritage; ne voulant avoir aucune relation avec de telles gens, j'abandonnai tout à leur cupidité: un instant de retard était un vol que je faisais à ma tendresse. Je résolus donc, pour éviter les soins relatifs à mes intérêts, de tout perdre : je me trouvais trop heureux d'être dégagé des longueurs des procédures.

» Je revenais à Pise, l'esprit en proie à mes peines et à mon amour; j'approche d'un bois qui retentissait des sons du cor et des aboiemens des chiens; à peine ai-je fait quelques pas, que je vois un homme seul pour-

suivi par un sanglier : je m'élance, et saisissant une pique que le chasseur avait laissé tomber, je me précipite sur le furieux animal que je renverse; mais en tombant, sa chûte m'entraîne, et me fait une blessure dangereuse au sein; à cette vue, le chasseur aussi-tôt met pied à terre; les larmes aux yeux, il me dit combien il était sensible à mon accident: c'est en me sauvant la vie, poursuivit-il, que vous avez exposé la vôtre; ah! que je m'en voudrais, sans l'espoir que le temps et mes soins vous tireront de danger! Au même instant ses gens arrivent, ainsi qu'un équipage que menaient des domestiques richement habillés. L'étranger m'y fait placer, et s'asseoit à mes côtés; cependant le cahos de la voiture me fit souffrir horriblement; la douleur était si aiguë, que je perdis connais-

sance : mais quand je revins à moi, je me trouvai dans un fort bel appartement; mon lit était entouré de valets et d'un médecin; j'avais, pour ainsi dire, oublié mon accident. L'étranger me tenait la main, et sembla sourire à ma première connaissance. Tant de soins me touchèrent: hélas! qui eût dit que cet homme, dont les traits annonçaient la plus sainte pitié, était habitué aux forfaits, et devait me réduire à l'état où je suis? Le médecin qui avait donné d'heureuses espérances, fut trompé dans le succès de la guérison : car au bout de plus de quatre mois, j'eus une rechûte qui me mena au bord du tombeau. Ah ! que la mort ne vint-elle à cette époque! mon trépas eût été plaint, au lieu qu'il sera maudit. Enfin, ma jeunesse triompha : je sentais mes forces renaître; mon amour aug-

mentait de jour en jour; l'image d'Aménaïde remplissait mon ame; je me peignais ses transports, et l'espoir de voler dans ses bras, cicatrisait ma blessure; je jouissais de l'avenir : ah! grand Dieu, qu'était-il? Ne pouvant modérer davantage mon impatience, j'annonçai un soir à mon généreux hôte le dessein que j'avais formé de partir pour Pise. Jusqu'à ce moment, il avait ignoré le lieu de ma naissance; dès que je le lui eus fait connaître, il parut surpris. Vous êtes de cette ville, me dit-il? sans doute que vous y avez des parens? Aucun, repris-je : j'ai perdu la meilleure des mères; je suis à présent sans autre appui que mon pinceau. — Ah! vous êtes peintre? c'est un aimable talent; c'est le seul qui nous rapproche le plus des vicissitudes de la vie. Mais qu'allez-vous

faire à Pise, si, comme vous le dites, vous n'avez plus personne qui vous intéresse assez pour y séjourner? Il est vrai, continuai-je, qu'aucun lien de reconnaissance m'y appelle; mais un autre sentiment y demande mon retour. — Vous aimez, mon cher Martii? — Et de plus, je suis aimé; une femme charmante a accepté mon hommage : si vous connaissiez mon Aménaïde, mon ardeur vous paraîtrait bien naturelle. — Je n'en doute nullement; malgré le déplaisir de me séparer de vous, je ne puis m'en plaindre : je ne veux pas vous priver d'un bonheur bien cher à votre âge; partez, mon ami; je reste votre débiteur : de l'or ne pourrait pas payer le service que vous m'avez rendu; mais dans quelque position que vous vous trouviez, songez que mon château et ma table sont à votre disposi-

tion; songez aussi que vous avez un ami dans celui qui vous est redevable de la vie.

» Je me mis en route après avoir promis à ce seigneur de revenir quelquefois lui rendre visite; mais autant ma joie fut grande en arrivant près de Pise, autant je fus atterré quand j'appris que des nœuds éternels allaient vous attacher à lord Mayter. Je crus d'abord que ce n'était qu'un bruit vague; je rejetais de mon ame l'affreuse idée de voir Aménaïde devenir parjure; mais un mois écoulé sans avoir obtenu un seul de vos regards, je présumai que mon malheur était avéré: les noms les plus odieux vous furent prodigués par cette bouche qui avait reçu le baiser d'amour; cependant, malgré votre inconstance, je n'osai jamais exécuter le dessein que j'avais conçu d'aller vous

accabler d'injures dans votre propre maison. Hélas! me dis-je, je ferais son malheur, sans améliorer le mien; Mayter est opulent, il la rendra heureuse peut-être : immolons notre amour, oublions qu'il est une Aménaïde au monde; pensons qu'un songe flatteur a séduit un instant mes sens; fuyons cette ville, et tâchons de trouver la mort dans quelques contrées lointaines. On a sans doute forcé l'inclination de mon Aménaïde; le souvenir de nos premiers sermens se retracera de temps en temps à sa pensée; elle me plaindra, au lieu qu'elle pourrait me haïr en troublant sa sécurité. C'est ainsi que je parlais: le ciel peut attester la vérité de ma résolution; mais il était dit que je ne pourrais mourir vertueux.

» Le jour que je me disposais à m'exiler

m'exiler du lieu qui allait être témoin de mon infortune, un homme m'accoste : N'êtes-vous pas signor Martii ; me dit-il? Oui, répondis-je ; que desirez-vous? — Le seigneur à qui vous avez sauvé la vie dans le bois, est dans cette ville; comme il voudrait vous parler, il m'a chargé de vous conduire à son hôtel. Dans le trouble où j'étais, une semblable visite ne pouvait que dissiper le sombre de mes idées; je suivis cet homme, et nous arrivâmes en peu de temps chez ce seigneur. Vous êtes surpris, me dit-il, de me voir à Pise? — Il est vrai que je ne soupçonnais pas avoir l'avantage de vous y trouver. — Une affaire majeure, mon cher Martii, a demandé ma présence; mais, à votre air abattu, je crois deviner que les amours ont éprouvé quelque contrariété. — Les

plus funestes : l'ingrate que j'idolâtrais, que j'idolâtre encore, méprisant nos sermens, oubliant ma tendresse, en épouse un autre. — Eh! quel est l'heurex rival qu'on vous préfère ? — Un lord anglais, nommé Mayter. — Ah Dieu ! est-il possible, Mayter ! — Vous le connaissez ? — Beaucoup, et votre inconstante est plus à plaindre que vous. — Comment ! — Je ne puis m'expliquer plus. En vain je pressai, suppliai : rien ne put émouvoir Sulton (c'est ainsi que s'appelle ce seigneur). »

A ce nom le papier tombe des mains d'Aménaïde. Hélas! s'écria-t-elle, faut-il qu'une semblable fatalité ait fait connaître à Martii le bourreau de ma famille ? Elle poursuivit ainsi :

« Voyant que je persistais à l'interroger, il sut adroitement éluder

une réponse que je desirais. Ce que je vous dirais, ajouta-t-il, ne ferait qu'aggraver les soucis que cette union a fait naître en vous; mais je veux distraire cette sombre mélancolie: je suis invité à une fête qui a lieu à deux milles environ, je veux que vous en soyiez. Je cherchai à m'en défendre, mais je ne pus me dispenser de l'accompagner. Je me félicitais d'avoir un tel ami. Que ne m'a-t-il montré son cœur tel qu'il est! je lui eusse refusé ma confiance, et je n'aurais pas à rougir d'être né.

» Nous montâmes en voiture, et partîmes. J'étais absorbé dans mes réflexions; il avait un air sombre et paraissait méditer quelque chose d'important. Enfin, rompant le silence, il me parla de mon état, des divers effets de la peinture, des sujets que le pinceau peut créer. Par exem-

ple, ajouta-t'il, si j'étais peintre, je voudrais faire un tableau dont l'idée peut échauffer votre génie; mais tout entier à votre passion, êtes-vous susceptible d'en concevoir le motif? Parlez, lui dis-je, nous devons étouffer nos peines lorsque nous pouvons être de quelque utilité à ceux qui y prennent part. Je desirerais, poursuivit Sulton, avoir un tableau dont voici le programme.

» Figurez-vous sur le premier plan un homme d'une quarantaine d'années, tenant par la main une jeune personne de dix-huit; il la conduit aux pieds des autels, pour lui faire prononcer un serment qui doit être sa honte. Il est radieux, et la demoiselle est prête à verser des larmes : un vénérable pontife les exhorte tous les deux, et se dispose à les unir; les assistans sont peu nombreux, et

même on doit remarquer parmi eux quelques personnes qui sont moins occupées de cette cérémonie auguste, que d'un homme que l'on doit voir au second plan, encourageant un autre assez jeune, auquel il remet un poignard pour en frapper le héros de la fête. Ce tableau, m'écriai-je, doit être horrible. — Le talent du peintre Martii peut produire un grand effet; sur-tout si l'exécution répondait à l'action. — Mais c'est un assassinat! — Nullement. — Mais de quel crime est donc censé coupable celui que vous voulez faire poignarder. — Des plus inouis; trahissant la confiance d'un homme qui l'a comblé de bienfaits, il poussa l'ingratitude jusqu'à mettre ses jours en danger. Sa rebellion occasionna la mort d'un millier de malheureux. Après avoir dévasté la ville où il mit ses projets à exé-

cution; après avoir usé des moyens les plus bas pour s'emparer des richesses des victimes de son ambition, il trouve moyen de se soustraire à la rigueur des lois. Il signale sa présence dans sa nouvelle retraite, par l'hypocrisie la plus révoltante : sous le masque de la religion, il affecte un cœur compatissant; il se fait entourrer d'une troupe de vagabonds qui prônent sa générosité dans tous les lieux publics; il subtilise la bonne foi d'une femme respectable; séduit la pitié d'une jeune personne bien intéressante, lui peint son amant comme un aventurier, sans morale, sans moyen d'existence, enfin, étant redevable de la vie aux débauches les plus infâmes. Quant à celui qui reste dans le fond, tout en donnant l'ordre de poignarder un tel monstre, il voudrait se persuader qu'il

est innocent, mais inutilement; il ne peut oublier que l'homme qui profane par son iniquité, les autels de Dieu, l'a privé de la confiance de ses semblables, qu'il l'a rendu un objet d'exécration générale, que sa calomnie a placé sa mémoire près de celle des tyrans qui ont ensanglanté la terre. Que cet homme, en un mot, qui feint pour la religion un zèle ardent, fut un de ses plus cruels ennemis; qu'après les avoir embrassées toutes les unes après les autres, il a adopté de nouveau celle-ci, comme la plus propice à cacher ses forfaits. — Cette accusation, Seigneur, est trop outrée; un pareil être n'a jamais pu voir le jour. — Jamais, dites-vous, insensé; loin de vous avoir tracé le caractère d'un homme idéal, votre rival m'en a fourni le portrait. — Mayter! oui Mayter, la preuve: lisez cet écrit

qui m'a été remis par un des conjurés qui me servait. Vous ne pouvez pas penser qu'il ait été composé à dessein, puisque j'ignorais en montant en voiture*, que ce Mayter fût votre rival. Agité, tremblant, maîtrisé par une colère sans bornes, je pris le fatal papier; la connaissance de ce qu'il contenait me fit frémir d'horreur. Sulton me l'arracha sous prétexte qu'il m'affectait trop; cependant j'ai retenu ce passage.

» A minuit, nos amis seront prêts.
» Les avenues du palais seront gar-
» dées par le corps des francs, dont
» les chefs me son devoués. Spratj,
» Mintela et Razzu auront cent hom-
» mes pour assiéger Sulton. Celui
» qui m'apportera sa tête recevra le
» même poids d'or ».

» Eh bien! me dit-il, suis-je un fourbe? cette lettre est-elle un témoig-

nage assez suffisant? — Que trop, Seigneur ! pourquoi m'avoir révelé un pareil secret; s'il me fût resté inconnu, j'eusse moins souffert; j'eusse pensé Aménaïde heureuse; cette idée eût adouci ma peine, au lieu que cette fatale découverte empoisonne jusqu'à mes anciens souvenirs. Que n'avez-vous, muni de cette pièce, poursuivi devant les tribunaux son infâme auteur, la justice la plus prompte vous eût été rendue. Jeune homme, reprit Sulton, vous n'avez encore aucune connaissance de la politique des états; lorsqu'un grand conspire, il est toujours secondé par des gens qui peuvent beaucoup par leur rang et leur crédit; il eût donc été imprudent que je me plaignisse; échappé d'un péril, j'eusse tombé dans un plus éminent; cette simple pièce eût été controuvée; d'accusateur je fusse

devenu accusé : tout est prévu dans de semblables entreprises; souvent même les plaintes de ceux que l'on persécute affermissent les projets du conspirateur; le peuple, cette dangereuse machine qui écrase tout quand elle est bien dirigée, ne regarde jamais en arrière; le présent seul l'occupe : le présent lui offre des attraits qu'il saisit avec avidité; d'ailleurs, je vous ai dit que Mayter s'était soustrait aux lois, ainsi qu'à ma vengeance; mais à force de soins, de recherches et de patience, j'ai découvert ses traces; son arrêt est prononcé : sa mort seule peut me venger de ce qu'il a entrepris contre moi. Je suis, comme vous, indigné, lui dis-je, de la conduite de Mayter; comme vous, je suis intéressé à la vengeance; mais permettez, avant tout, que je le voie. Avez-vous ou-

blié, reprit vivement Sulton, que cet homme si astucieux est dans le cas de vous en imposer, au point d'avouer vous-même que c'est à tort qu'on le soupçonne. — Eh bien! je lui proposerai un duel, il faudra bien qu'il y réponde. C'est à cette conclusion que je vous attends, reprend Sulton; les différends se terminent toujours par-là : l'honneur autorise ces sortes de combats; cependant qu'est-ce qu'un duel? c'est le moyen d'avoir raison de son ennemi; si vous avez été grièvement offensé, et que le sort des armes vous trompe, votre adversaire en est-il puni? non. Si vous le tuez, au contraire, vous vantez votre bravoure, vous prenez l'honneur à témoin; mais vous n'en avez pas moins commis un meurtre, que l'usage permet à la vérité; sur lui repose le blâme : pourtant vous

ne vous fussiez pas battu si vous n'aviez compté sur votre adresse et sur l'idée de vaincre : or, d'après ce systême, proposer un duel, ou tuer celui qui est proscrit par ses forfaits, je n'y vois aucune différence (*).

(*) Ces sophismes sont bien dignes d'un scélérat tel que Sulton; ils doivent inspirer l'horreur : mais lorsqu'il assimile le duel à un assassinat, je laisse aux ames sensibles à prononcer. Mon cœur saigne encore de la perte d'un ami respectable : dix ans son épée fut utile à l'état. Cet homme, d'un mérite rare, est insulté un jour par une personne qu'il avait secourue autrefois; il manifeste son mépris pour l'ingrat qui s'oublie en manquant à son bienfaiteur; la reconnaissance est étouffée par la soif du sang : le perfide provoque le brave militaire; ils se battent, et l'homme le plus vertueux reçoit la mort de la même main qui a reçu ses dons généreux.

» J'allais répondre à Sulton, lorsque la voiture s'arrêta. Nous voici arrivés, me dit-il ; avant peu nous discuterons ensemble sur nos manières de penser.

» L'assemblée à laquelle il me présenta était nombreuse ; cependant je fus surpris de n'y voir aucune femme : aussi cette fête ressemblait plutôt à un conciliabule clandestin qu'à tout autre divertissement. Peu à peu la gaîté des convives l'emporta sur la monotonie qui m'avait frappé au premier aspect. Les arts y furent loués et jugés avec un discernement qui me fit plaisir. J'examinais Sulton ; il me paraissait toujours préoccupé, l'esprit embarrassé, et moins à la fête et à l'alégresse qui régnait dans ce festin, qu'à tout autre objet. La nuit était déjà avancée, et l'on ne parlait pas encore de se retirer. Peu

accoutumé à ces sortes de repas, je me sentis indisposé : la différence des vins m'avait troublé l'esprit; on me railla sur ma tempérance, et je fus forcé de faire comme les autres; mais cette joie momentanée fut bientôt dissipée. Le jour commençait à poindre, lorsqu'un nouveau convive arriva : il prit Sulton en particulier, et l'entretint assez de temps. Je me trouvais près d'eux, sans faire attention à leurs discours; cependant un mot excita ma curiosité : j'entendis nommer Mayter; ensuite ils parlèrent de mariage, et finirent par dire que c'était ce même jour qu'il devait épouser Aménaïde. La tête exaltée par cette abominable orgie, je me lève comme un furieux : Non, m'écriai-je, il n'aura pas mon Aménaïde! je cours m'opposer à cette horrible union; mes jaloux transports, la rage

qui dévore mon cœur, me fourniront d'assez puissans moyens pour punir un odieux rival. Qui croirait alors que Sulton, loin d'encourager ma fureur, chercha à la calmer? Votre espoir, dit-il, est détruit; tout entier au bonheur que lui prépare la jeune. Aménaïde, Mayter ne daignera pas répondre à vôtre appel, il le méprisera; c'est dans les bras de sa jeune épouse qu'il rira de votre vain courroux, et peut-être finira-t-il par vous faire un mauvais parti dans le cas où vous réitéreriez vos menaces. A ces paroles, ma colère ne connut plus de frein : j'aimais, je me voyais enlever l'amie de mon cœur; la jalousie le dominait, je croyais mon rival tel qu'on me l'avait dépeint : quand il eût été vertueux, il allait posséder Aménaïde, cette seule idée allumait dans mon sang un feu

qui ne pouvait s'éteindre que dans le sien. En vain, lui dis-je, en vain vous prétendez enchaîner mon bras: pensez-vous que je verrai d'un œil tranquille se consommer cet hyménée? que je souffrirai que ce Mayter jouisse des caresses, des soins de ma bien-aimée? que chaque jour il reçoive ces baisers qui décidèrent du destin de ma vie? quand un regard d'Aménaïde m'a fait sentir le besoin d'aimer, vous me croyez assez lâche pour ne pas la disputer à quiconque prétend me la ravir? ah! je suis à Aménaïde jusqu'à la mort: ce n'est qu'en cessant de penser, que je perdrai l'espoir d'être son époux. En parlant ainsi, je m'élance, et sors pour me rendre à Pise; deux équipages sont dans la cour; ignorant ce que je fais, je monte dans l'un; les chevaux partent comme l'éclair, le

fer

fer brûle le pavé; le désordre de mes idées est à son comble; le hasard, ou la crainte de me voir revenir à la vertu, m'avait procuré l'arme meurtrière qui doit seconder mon délire : un manteau et un *stylet* étaient restés dans la voiture. A cette vue, ma tête s'égare; je contemple, avec un sourire barbare, l'acier perfide que tient ma main. J'arrive; me voilà au milieu de la ville sans savoir ce que je vais entreprendre; je me trouve près de chez vous sans y avoir songé, et je vous vois au moment que je venais de résoudre la mort de votre époux. A votre aspect, je sens mes esprits se dégager; la soif du sang est éteinte, mais vous disparaissez, et me rendez ma fureur première : c'est Mayter, me dis-je à moi-même, c'est Mayter qui la soustrait à mes regards. N'en doutez pas, me dit une

voix. Je me retourne, c'est Sulton! vous, seigneur? — Moi-même, qui viens faire un dernier effort pour vous sauver. — Rendez-moi Aménaïde, ou laissez-moi maître de mes actions. Sulton, qui voyait réussir son infâme dessein en étant d'un avis contraire au mien, se garda bien de changer de langage; en ayant l'air de blâmer mes vues, il me conduisit jusqu'au temple où l'auguste cérémonie et le forfait le plus atroce allaient avoir lieu. Nous entrons; ô crime épouvantable! l'image de Dieu n'a pas arrêté mon bras! Aménaïde et Mayter sont aux autels... je les vois, je me précipite : l'horrible idée du tableau de Sulton est réalisée; je suis le plus scélérat des hommes : je me suis souillé de sang, ma victime tombe à mes pieds. »

Aménaïde ne put continuer sa lec-

ture, deux torrens de larmes inondent ses belles joues. Ah! grand dieu, s'écria-t'elle, le voilà donc révélé ce secret fatal; Martii est l'assassin de mon père. Hélas! il était instruit, il n'a pas voulu en mourant me faire connaître l'attentât de mon amant! O Martii, coupable Martii; qu'as-tu fait! Tu m'as perdue pour jamais, tu t'es rendu odieux à tout être sensible, tu nous as privés du meilleur des pères? Et toi qui me donnas le jour, que tes mânes s'appaisent; si je fus un instant égarée, mes longues souffrances te vengent assez. Malgré les pleurs que j'ai versés, ce n'est que d'aujourd'hui que je sens l'étendue de mon infortune : où aller, où cacher ma honte. Ah! la terre seule peut mettre une barrière entre les regrets et mon cœur.

Félisa qui était restée dans le jardin

à attendre Aménaïde, se lassa de ne la point voir paraître. Elle vint la trouver; c'est au moment que la fille de lord W***. était accablée des plus noires réflexions qu'elle entra dans son appartement. Eh ! mon dieu, qu'avez-vous donc, lui dit-elle, quelle révolution s'est opérée en vous dans un si court espace? vous m'avez quittée avec un air calme, et je vous trouve maintenant en proie aux plus violents transports. Aménaïde, auriez-vous des secrets que je ne fusse pas digne de savoir; l'amitié n'est heureuse qu'autant qu'elle partage les peines de l'amitié. Veuillez m'instruire et faire cesser l'inquiétude où votre silence m'a plongée. Ah ! ma chère Félisa, reprit Aménaïde, dérobez-moi ce que je sais, et je serai moins à plaindre; je n'aurai pas sans cesse devant les yeux la sanglante

image d'un père assassiné, par qui, grands dieux ! Par la main qui devait à sa vieillesse ces secours généreux que nous espérons à notre dernier moment ! O Martii ! Martii ! Martii, reprit Félisa avec vivacité. — Est un monstre qu'il faut que j'oublie ; je le dois, j'en ai fait le serment. Eh! quand une promesse sacrée ne me séparerait pas de lui à jamais, les cendres de mon père ne m'en feraient-elles pas une loi ? On peut aimer avec excès, mais on ne devient pas meurtrier pour le prouver. Félisa avait l'esprit pénétrant ; elle n'eut pas de peine à deviner le sens de ces paroles. Dès ce moment Aménaïde lui devint un objet de haine ; une femme dédaignée ne pardonne jamais à une autre l'indifférence d'un homme qu'elle a aimé. Félisa de ce côté avait conservé sur-tout le caractère

de sa nation. La reconnaissance qu'elle devait à Aménaïde cessa du moment qu'elle apperçut une rivalité entr'elles deux. C'est ainsi que les passions nous rendent ingrats, et pires encore quelquefois. Elle savait dissimuler : aussi concentra-t'elle le trouble de son ame, de manière à ne donner aucun doute à Aménaïde; mais en jurant de la punir de la préférence que Martii avait eue pour elle.

Martii n'était pas l'auteur de la haine de cette nouvelle ennemie qui conspirait contre le repos de son amante. Quelque temps avant qu'il ne parlât à Aménaïde, il avait vu Félisa; la simple politesse lui avait fait avoir pour elle ces égards que l'on doit aux femmes; Félisa prit les prévenances de Martii pour de l'amour; elle se sentit portée à y ré-

pondre; elle en fit même l'aveu. Martii qui ne connaissait pas encore les peines et les douceurs d'aimer, cessa de voir Félisa, après l'avoir instruite de ses sentimens. Elle fut piquée, elle voulut punir l'ingrat de ses froideurs; l'occasion lui échappa; et lorsqu'il partit pour Rome, elle oublia son ressentiment et son amour. Martii avait donné trop peu d'attention à cet événement pour en parler à Aménaïde; il ne s'était même pas informé depuis, si Félisa était toujours à Pise ou non: il faut que le hasard le plus malheureux ait engagé Aménaïde à faire du bien à la seule personne au monde qui pût lui faire du mal. Félisa se retira chez elle, en faisant ses apprêts pour partir le lendemain, et maudissant sa bienfaitrice et sa rivale; Aménaïde, le cœur serré par sa lecture, priait le ciel

pour qu'il lui rendît la paix et qu'il lui conservât son amie. Elle chercha dans le sommeil l'oubli de ses grandes douleurs; ses vœux furent impuissans : le desir d'apprendre la fin de l'aventure de son coupable amant, combattit avec tant de force la crainte d'en savoir la triste issue, qu'elle employa le reste de la nuit à satisfaire sa curiosité. Elle continua donc ce récit.

«Le fer était encore dans le sein du malheureux Mayter, quand je me sentis dévoré par les remords. Je n'eusse pas songé à la fuite, j'eusse été arrêté sur le lieu même où les esprits infernaux m'avaient poussé au crime, sans Sulton et plusieurs de ses amis qui m'en arrachèrent de force. Egaré, ignorant ce que je devenais moi-même, je me trouvai transporté dans cette infernale maison

son que j'avais quittée le matin, lorsqu'une lueur de raison me rendit à l'horreur de l'action que je venais de commettre, ainsi qu'aux regrets les plus violens. Sulton alors avait tout-à-fait levé le masque; il ne dissimula plus. La joie brillàit dans ses yeux, et les miens, en revoyant le jour, remarquèrent son sourire sanguinaire. Eh bien! me dit-il, Martii, tu es vengé: ton bras, en abattant l'orgueil de cet homme, a servi deux causes, la tienne et la mienne; mais, je le dis à ton désavantage, sans nous tu eusses été pris comme un renard; tu ne songeais pas à te sauver: heureusement pour toi que nous t'avons protégé. Barbare, lui dis-je, c'est à vous que je dois l'horreur de vivre encore; sans vous, je n'eusse pas pensé au meurtre que je viens de commettre: si je l'avais fait à votre

insu, ma vie eût payé le sang que je viens de répandre; je ne serais pas contraint de dérober ma coupable tête aux bourreaux qui la réclament. Va, monstre, je te souhaite autant de remords que j'en ai dans le cœur. Je ne vous ferai pas, chère Aménaïde, le récit révoltant des propos de ce barbare, des menaces qu'il me fit: ses traits se décomposèrent, et avec des yeux où se peignait la colère, insensé, s'écria-t'il, sais-tu que je pourrais ensevelir jusqu'aux moindres traces de ton existence, si la pitié ne me faisait mépriser ton délire! courage pusillanime, est-ce moi que tu as servi, ou bien le ressentiment qui t'agitait contre Mayter n'a-t'il pas guidé ton bras? rends grace, rends grace à ma compassion, autrement tu aurais vécu. En vain tu prétends m'effrayer, repris-je, détrompe-toi: il faut donc

que je sois bien avili, puisque tu as l'air de dédaigner mes transports! mais ne crois pas que je pense être redevable à ta feinte compassion de cette retenue que tu fais valoir; ce sont les supplices que tu crains; ils te sont réservés : en vain tu les évites, ils t'atteindront avant peu; que dis-je? ils commencent : bientôt tu ne trouveras pas un toit pour reposer, pas un ami pour te consoler, aucun pays pour te réfugier; les animaux les plus féroces te fuiront : et quoique descendu chez les morts, ton esprit sera la proie des tourmens infernaux. Mais c'est ici où je dois recueillir tout mon courage, pour décrire la scène dont je devins le sujet principal. Sulton, furieux de ce que je lui reprochais, me fait saisir par ses gens. Mes forces se perdent dans la résistance que j'oppose; ils

me font entrer dans une chambre, dont les fenêtres étaient grillées, et me jettent sur le pavé, en me disant d'attendre les ordres de leur maître. Je n'eus pas le courage de me relever; une espèce d'engourdissement succéda à l'agitation de mes sens. La mort m'eût surpris dans cette apathie, sans un rafinement de cruautés, sans des soins barbares que les cruels me prodiguèrent. Un instant après, je vis Sulton entrer, insultant à mon état par tout ce que l'enfer a de plus méchant. Il me parla en ces mots :

» Ton arrogance m'avait porté à me défaire de toi, Martii; mais j'ai pensé différemment. Tes jours sont chers à ta sensible Aménaïde, tu vivras : cette modération te surprend; mais il y a un arrangement que je veux faire avec toi : je dis arrange-

ment, c'est un ordre que je te donne; il doit te plaire, puisqu'il a pour but d'exercer ton talent, de retracer à la postérité tes actions et tes hauts faits. Prends la palette en main, saisis le pinceau; que la toile s'anime sous tes traits! tu ne peux manquer de faire un chef-d'œuvre, ayant l'ame remplie de ton sujet : voilà les conditions que je mets à ta vie. Qui t'a dit que je voulais la conserver, m'écriai-je! désabuse-toi : vivre quand on est devenu homicide, c'est mourir à chaque instant. Tu as vieilli dans le crime, un de plus ne te rendra pas plus odieux; achève ce que tu as commencé : quant à ce que tu me demandes, ne l'espère pas. — Martii, lorsque j'ai réussi dans les plus terribles desseins, penses-tu mettre obstacle à celui que j'ai médité en ce jour? songe que rien ne peut me ré-

sister; qu'il suffit que je le veuille, pour réussir. L'Irlande a tremblé sous mes volontés; mon nom y fut célèbre. Je sais que la crainte m'a attiré beaucoup de partisans; mais qu'importe, j'ai triomphé. La tyrannie et la douceur sont les rênes avec lesquelles on conduit les hommes: je me suis bien trouvé de la première, c'eût été sottise à moi de changer. Tu vois qu'il est impossible de contrarier mes volontés : un seul être pourrait-il se flatter de m'en imposer, lorsqu'un de mes regards en intimiderait mille? Il est donc vrai que je n'avais encore qu'une connaissance imparfaite du caractère de Sulton. Je n'étais point effrayé de son langage; il s'en apperçut, et sourit en secret de mon impuissance. Tu refuses donc, poursuivit-il, de souscrire à ce que je desire? Martii,

méfies-toi de ton audace, elle ne ſera que hâter tes tourmens. A un signal qu'il donne, on me saisit, on me conduit dans une autre chambre; là, dépouillé de mes habits, entouré par une horde de brigands armés de poignards, Sulton me réitère ses volontés; je persiste, le désespoir me rend furieux; mais les bourreaux avides de sang, répandent le mien goutte à goutte; mes membres portent l'empreinte de leurs armes; mille douleurs aiguës abattent ma fermeté. Je les supplie de me donner la mort; mais Sulton jouit trop pour suspendre un moment ce spectacle affreux : il ordonne avec sang-froid de multiplier mes plaies. Ne pouvant supporter davantage ce traitement horrible, je cède; la main teinte encore du sang, je trace sur la toile l'action infâme que j'ai commise le

matin : le travail commence, les souffrances du corps cessent, mais celles de l'ame prennent plus d'empire. Enfin, huit jours de supplices perpétuent le mien, et vengent l'humanité. Je l'avoue avec horreur, les divers personnages étaient frappans; les yeux seuls du crime pouvaient regarder sans frémir ce tableau épouvantable. Dès qu'il fut achevé, Sulton me permit de sortir. Voilà de quelle façon je lave une injure, me dit-il; cet ouvrage t'a représenté continuellement ce que tu as fait : tu peux à présent disposer de toi. Je ne puis vous dire, Aménaïde, ce qui se passa en moi ; troublé, privé de ma raison, je fuis à jamais cet affreux repaire, séjour abominable où l'on médite les forfaits les plus grands, où la perte de la vertu se pèse avec des monceaux d'or.

» Abandonné à moi-même, l'œil égaré, l'ame remplie de carnage, ne sachant de quel côté tourner, mon destin, fléau de la nature, voyant dans chaque passant un accusateur prêt à me livrer à la colère des lois, privé de tout, à charge même à la terre qui me portait, la mort la plus épouvantable eût été moins horrible que ce que j'éprouvais. Enfin, dans mon désespoir, anéanti, j'ose me jeter à genoux, je supplie la providence céleste d'adoucir l'amertume de mes maux : je me prosterne le visage sur la tèrre qui est arrosée de mes pleurs; mais le ciel est sourd à mes vœux, il rejette le méprisable hommage que je lui adresse : loin de se calmer, mes souffrances redoublent; je sens un feu me brûler; furieux, abjurant tout principe de religion, je menace ce Dieu qui a été

offensé de ma prière. Alors je précipite mes pas; je m'enfonce dans les sombres forêts; je crains l'astre du jour; les antres les plus profonds deviennent mon asyle; le mugissement des animaux qui les habitent n'inspirent aucune terreur à mon ame : en effet, est-il rien de si cruel que moi? Des herbes sauvages, des racines desséchées, sont ma seule nourriture; mes lèvres brûlantes ne peuvent se rafraîchir sur les bords des ruisseaux. Je gravis les rochers les plus élevés; les déserts les plus arides retentissent de mes cris; souvent harassé de lassitude, je tombe sur le sable brûlant; ici, près d'un marais fangeux, je suis contraint de céder et attendre que le repos rende à mes membres mutilés la force que j'ai perdue depuis mon crime. Ah! mon Aménaïde, qu'elle est terrible la vie

de celui qui n'est plus innocent! Maintes fois, au milieu d'une vaste solitude, je sentis que le silence de la nature portait l'épouvante dans mon ame. J'osais alors jeter un regard sur le passé, mais je ne pouvais en supporter la vue. Je me laissais entraîner au courant de mes pensées, et les horreurs d'un trépas prochain pouvaient seules m'étourdir sur ma première existence : position affreuse; je croyais, en m'éloignant, rendre la sérénité à mon cœur. Je marchai ainsi pendant un mois, passant le jour à gémir, et les nuits plein d'une frayeur inspirée par le voile sombre qui couvrait le monde. Je me trouvai au milieu de ces hautes montagnes, peuplées par des hommes aussi vertueux qu'actifs; j'y reçus l'hospitalité : ah! si ces bons montagnards m'eussent connu, ils

m'auraient refusé ce qu'ils accordaient à la compassion. Je les quittai à regret ; mais que de fatigues j'eus à endurer ! après avoir traversé tout le Tirol, ainsi qu'une partie de l'Allemagne, je me trouvai dans le royaume de Prusse, excédé, les pieds déchirés par une route pénible et longue, ne sachant que faire, sans appui, privé des consolations que procure le contentement de soi-même, n'ayant aucun asyle, nul moyen d'existence, en un mot, errant, proscrit, à trois cents lieues de mon pays ; mais celui qui est coupable a-t-il une patrie? n'est-il pas sous l'autorité de toutes les lois? peut-il espérer du secours de ces mêmes lois qui sont établies pour la sûreté des mœurs ? je fus bientôt assuré du contraire. Il n'est aucun pays où la police soit aussi sévère pour les étrangers ; je ne vis donc d'autre

parti que celui de prendre du service; mais c'était me soustraire au danger pour tomber dans le plus odieux esclavage. Par un des statuts de l'organisation militaire, les engagemens étaient déclarés à vie; je ne l'ignorais pas, et j'espérais terminer ainsi ma déplorable existence; mais peu habitué au régime de la troupe, je sentis en plusieurs circonstances combien il est cruel d'être assujetti. Ma profonde tristesse, l'isolement où je me plaisais, prêtèrent souvent à rire; je me taisais : la seule idée d'en demander raison, me faisait frémir; ma retenue passa pour lâcheté : dès-lors les plus odieuses épithètes me furent prodiguées; chacun me regardait avec mépris; j'étais en butte aux plus viles humiliations, aux outrages les plus sanglans : devais-je me plaindre? j'avais moi-même attiré tous

ces orages sur ma tête. Dieu me punissait, je courbai devant sa majesté; mais cette soumission me servit peu de temps.

» Un jour que j'étais de service, je fus le jouet des propos les plus amers; un caporal poussa même l'insolence jusqu'à me donner un soufflet. Indigné, je portai la main sur la garde de mon sabre; cependant je me retins encore. Ce nouvel acte de réserve ne fit qu'encourager ces hommes brutaux; alors, pour laisser évaporer leur effervescence, je sortis; les réflexions où j'étais plongé m'entraînèrent plus loin que je ne pensais. Assis sur un tertre, au pied d'un chêne antique, je mesurais d'un œil inquiet l'espace de l'abîme qui s'était ouvert devant moi; je ne voyais de moyen d'en éviter la profondeur qu'en commettant de nouveaux ex-

cès, ou d'être tous les jours exposé à de semblables traitemens : alternative pénible : je suis donc un objet bien méprisable, puisque je n'inspire aucune compassion ! Ainsi absorbé dans mes rêveries, j'avais oublié qu'il existât autre chose que mes maux ; mais bientôt le son des tambours me tire de mon assoupissement ; je me hâte de rejoindre mon poste : vœux tardifs, mon absence a fait naître le soupçon, ou du moins l'a fait prétexter. En entrant au quartier, je me vois arrêté ; j'en demande la cause : Eh ! quoi, me dit-on avec un rire sardonique, vous l'ignorez ? demain ou après, à pareille heure, vous le saurez : vingt-quatre belles et bonnes balles de plomb vous apprendront le devoir d'un soldat, surtout qui déserte étant de garde. — Moi, m'écriai-je, déserteur ! — Eh!

non, depuis près de six heures que vous avez fui... ah ! ah ! c'est qu'on ne badine pas ici, monsieur le *brave*. Je ne répondis rien à ces suites d'une haine que je n'avais pas méritée, trop heureux si je n'eusse pas eu d'autres reproches à me faire. Après ce traitement inhumain, je fus jeté dans un cachot obscur, n'ayant qu'une poignée de paille pour me coucher et me garantir de l'humidité; un peu d'eau infectée pour me désaltérer, et un morceau de pain que mes dents ne purent rompre; séparé du reste du monde, à près de quarante pieds sous terre, le silence de ma prison, qui n'était interrompu que par le bruit des pièces d'artillerie que l'on roulait d'un quartier à un autre, semblait un tonnerre que les hommes faisaient agir à leur gré, et qui menaçait ma tête. C'est alors que je me

mis à penser au supplice que j'avais évité et qu'on m'avait forcé de chercher; je vis toute la grandeur de Dieu, ainsi que sa colère. C'en est fait, m'écriai-je, je vais mourir : ô providence! juge de mon sincère repentir par le calme qui renaît aux approches de ma mort. Cependant la nuit fit naître dans mon ame ces exagérations terribles. Au moment où mes yeux cédaient aux faveurs du sommeil, je crus être au tribunal; à la première interrogation, la divergence de mes réponses convainquit mes juges, qui prononcent mon arrêt avec ce sang-froid qui fait le supplice de l'accusé; bientôt traîné avec toutes les marques extérieures d'un assassin, je vois une populace effrénée injurier mes derniers instans; enfin, l'échafaud est présent à mes yeux, les instrumens de mort

m'annoncent qu'avant peu je vais rentrer dans le néant, jusqu'à ce que le souverain maître des mondes vienne nous demander compte à tous de l'emploi de notre temps, de nos actions, et des fautes que nous avons commises : l'horreur du spectacle présent à mon imagination, serre mon cœur ; je suis aux pieds de l'échafaud, un confesseur m'exhorte à me résigner ; je lève mes regards vers le ciel, en lui montrant mon repentir : grands effets du pouvoir céleste. Je vois ce ciel enflammé ; le tonnerre, ministre vengeur de Dieu, fait connaître aux mortels l'existence de celui qui leur donna la vie ; dans sa course sacrée, il semble ébranler le palais de son maître ; il semble dire à l'athée : « Monstre, qui révoques » en doute les bienfaits que l'homme » juste peut attendre de mon sou-

» verain, humilie-toi et reconnais
» son pouvoir. »

» Enfin, mille torches sanglantes éclairent ce lieu de mort. L'oiseau sinistre, l'impitoyable chouette, pousse trois cris; le bourreau saisit le fer fatal, son bras nerveux ploie sous le poids de cet instrument; je reçois le premier coup : ma poitrine se gonfle, elle est brisée ; je ne puis plus respirer; je veux crier, ma voix ne dépasse pas mes lèvres; je m'agite, je romps les liens qui me tiennent attaché, je veux fuir.... mes yeux s'ouvrent; mais le sommeil, en se dissipant, me plonge dans une nouvelle obscurité : ce spectacle effrayant redouble ma souffrance, qui est encore augmentée par les cris prolongés des sentinelles de la forteresse. Ah! mon Dieu, m'écriai-je alors, puisqu'une fin ignominieuse

m'est réservée, prenez mes jours; mais ne me faites pas mourir à chaque heure par des images qui nous retracent nos forfaits.

» Le conseil de guerre s'assembla le lendemain, ma cause fut bientôt instruite, la loi était précise. Elle prononçait la peine de mort contre tout déserteur; je ne fus point effrayé de sa teneur, j'avouai tout sans détour; je ne refusai de répondre aux questions que l'on me fit, qu'au moment où l'on me demanda le sujet qui m'avait fait fuir mon pays. Un destin cruel, répondis-je, m'a contraint à m'exiler de ma patrie; j'ai erré pendant plusieurs mois de cavernes en cavernes, de déserts en déserts; j'ai abordé dans la Prusse; le désespoir m'a fait soldat; j'ai manqué à la discipline sans m'en douter; je me suis livré volontairement à la mort, c'est

tout ce que j'envie. Mais, poursuivit le chef du conseil, quels étaient tes parents ? Dignes, répondis-je, de la patrie où ils ont vu le jour, qui reçut leurs premiers hommages ; ils étaient vertueux. Le nom de mon père sera à jamais cité, comme un modèle de courage et d'héroïsme. Celui de ma mère par ses vertus, sa bonté, son attachement aux liens de l'hymen; ses malheurs et la pureté de sa morale. Leur mémoire m'est trop chère, je me fais trop de honte pour que je trouble la paix qu'ils goûtent dans l'asyle réservé à l'homme juste. N'attendez donc de moi aucun éclaircissement sur la destinée d'une famille dont je suis l'opprobre. Mon air sincère, les pleurs dont mes yeux étaient baignés, m'attirèrent un regard de compassion d'un des capitaines ; j'en tirai le plus heureux au-

gure pour le dessein que je venais de concevoir. En sortant, je m'approchai de lui ; monsieur, oserais-je me flatter d'obtenir de vous un moment d'entretien, lui dis-je ; il me serra la main en me le promettant. Il se rendit dans ma prison presqu'en même temps que moi : hélas ! je ne m'étais pas trompé. J'eus le bonheur de l'entendre me donner des consolations. Monsieur le capitaine, m'écriai-je, ce n'est pas pour me raffermir contre la mort que je vous ai supplié de m'entendre, j'y suis décidé. Je demande donc vos bons offices, pour un fait duquel dépendra le calme de mes derniers moments. Vous m'avez montré quelqu'intérêt ; permettez-moi de m'ouvrir à vous. Excepté une jeune personne bien intéressante, le reste du monde m'est étranger. J'ose donc vous demander

une grace, monsieur le capitaine, c'est de me faire donner tout ce qui est nécessaire pour écrire à cette aimable personne, que j'ai outragée par excès d'amour. Je vous demande encore, monsieur, de vous charger de faire parvenir ce paquet à son adresse; c'est peut-être beaucoup exiger de vous; mais c'est un malheureux dont l'existence cessera demain, comme les rayons du soleil à l'approche de la nuit. Ne me refusez pas, je vous en conjure! O Aménaïde, tous les hommes ne sont pas barbares. Ce généreux officier me promit de satisfaire à mes desirs; il a tenu sa parole, que Dieu l'en récompense. Enfin, c'est à lui que je suis redevable du bienfait de m'entretenir avec vous pour la dernière fois. Il m'envoya de même un homme qui se rendait à Plaisance, et duquel il repondait. Un

bonheur si grand, que j'étais loin d'attendre, me fit voir jusqu'à quel point la providence veillait sur chaque individu. J'eusse rougi de mon délit, si l'ame ravie de votre image, je ne me fusse hâté d'employer le peu de temps qui m'appartenait. Mais grands dieux ! les portes de mon cachot s'ouvrent, on entre ! C'en est fait ! Adieu, Aménaïde, adieu. Les bourreaux sont prêts ; on m'ordonne de partir ! Adieu pour la dernière fois ; je ne puis plus disposer d'une heure ; la mort réclame sa proie, on la lui livre ! Adieu.... adieu, la plume m'échappe avec la vie. »

Cette lecture, le souvenir du passé, l'obscurité de la nuit dissipée par une seule bougie ; le silence qui régnait à l'entour d'elle ; la vue de son cher Martii, la tête nue, à genoux devant l'arme meurtrière qui va lui

lui ravir la vie ; tout cela inspira une telle agitation à Aménaïde, qu'elle fut contrainte de sonner sa femme de chambre. Ses sanglots l'eussent trahie sans l'empire qu'elle prit sur elle, pour ne donner aucun soupçon. Elle passa le reste de la nuit dans des transes affreuses. Malheureuse Aménaïde, tu dérobes au sommeil des moments précieux ; hélas ! n'as-tu pas assez de temps pour pleurer.

Le jour était à peine paru, que déjà elle était prête à se mettre en route ; elle avait fait prier Félisa de se disposer au départ ; la voiture était chargée, les chevaux marquaient sur le pavé leur ardeur ainsi que leur impatience : le cor du postillon (*) faisait retentir la maison,

(*) Dans les pays montagneux, les postillons portent des cors, desquels ils sonnent

et annonçait à nos voyageuses qu'il était temps de quitter Pise. Cette fois Aménaïde éprouva une espèce de satisfaction d'abandonner une cité où tout lui avait procuré des malheurs. Elle serra soigneusement les mémoires de Martii et monta en voiture.

Félisa plus outrée que jamais de l'apparente tranquillité d'Aménaïde, cherchait en elle-même un moyen de se venger. Rien ne lui semblait barbare pourvu qu'elle rendît sa rivale malheureuse ; les excès les plus cruels lui paraissaient excusables. Pendant qu'on décidait de livrer aux plus terribles tourments cette aima-

---

quand ils se trouvent dans des passages dangereux, de même que pour faire apprêter les chevaux quand ils approchent des postes : cette coutume est spécialement observée dans l'Allemagne et l'Italie.

ble fille, de son côté elle était abattue, triste, et ne songeant qu'au sort de Martii, elle voulait l'oublier; mais l'amour était plus fort que sa raison; il la subjuguait, gouvernait son ame et ravissait les pensées qu'elle donnait à la nature. Elle était à plusieurs milles de Pise, et n'avait pas encore adressé la parole à Félisa; celle-ci, tant pour connaître au juste l'état de son cœur, que pour troubler le recueillement où elle la voyait, lui adressa la parole; prenant tout-à-fait un ton hypocrite, elle composa ses sollicitations sur sa fausseté. Eh! quoi, dit-elle, toujours des pleurs; je ne sais ce qui vous est arrivé depuis hier: mais vous n'êtes plus la même; votre confiance se restreint dans des bornes inaccessibles à l'amitié; votre air de contrainte, votre embarras, tout m'alarme. Aimé-

naïde, combien nos jours seraient remplis d'ennui, si la confiance ne nous aidait à les supporter ! Au nom de Dieu, épanchez vos chagrins dans le sein de votre amie, ou je serai plus à plaindre que vous.

Qui n'aurait pas tombé dans un piège tendu par la plus infâme astuce? Aménaïde ne vit dans cette nouvelle preuve d'inquiétude, que les suites d'une reconnaissance sincère; elle fut attendrie; elle serra la main à Félisa, l'embrassa, lui fit part de tous ses secrets, et se perdit: chaque mot qu'elle prononçait était un trait de lumière pour Félisa; tout ce qui avait rapport à Martii lui déchirait le cœur; les divers mouvemens de son visage étaient entreprêtés par Aménaïde en sens favorable. Elle pensait que ce tendre intérêt était dicté par son amitié; mais elle fut loin de décou-

vrir la basse jalousie qui l'agitait.

Vos malheurs sont réellement grands, dit Félisa; cependant il faut être assez fort de sa propre conscience pour résister aux coups d'un destin bizarre: dans tout ceci, il n'y a qu'un peu d'inconséquence; car si vous n'aviez pas répondu à l'amour de Martii, il n'eût pas attenté aux jours de votre père. Il vivrait, votre amant serait vertueux, et vous ne seriez point exposée à tant d'idées affligeantes.

Ma chère Félisa, s'écrie Aménaïde, j'attendais plus d'indulgence de votre part.

Pardon, Aménaïde, je vous aime autant que je vous plains; je ne cherchais pas à augmenter votre tristesse; mais l'amitié ne farde point ses discours. C'est avec la même franchise qu'elle loue les qualités de ses intimes, qu'elle blâme leurs défauts.

Depuis deux jours qu'Aménaïde avait quitté Pise, sa route s'était faite avec assez de tranquillité. Les divers objets qu'elle remarquait effaçaient de son ame les noires impressions qui l'avaient tant affectée. De temps en temps elle se disait, hélas! je marche peut-être sur une terre que Martii a foulée sous sès pas.

Le soir du second jour, elles ne trouvèrent qu'une mauvaise auberge pour passer la nuit, encore leur fit-on beaucoup de difficultés, attendu qu'il n'y avait point d'écurie pour leurs chevaux, et que la grange où on aurait pu les mettre, était occupée par des malfaiteurs que l'on menait dans les prisons d'*Arezzo*. Aménaïde frémit, en pensant que le même toit couvrait la vertu et le crime; mais le besoin étant pressant, il fallait faire plus de six milles avant de trou-

ver un seul petit village. Elle se décida donc à rester ; sa figure séduisante, sa voix persuasive lui firent obtenir un gîte.

Une nuit est bientôt passée, dit Aménaide à Félisa, en entrant dans un petit cabinet qu'on lui avait préparé. Je conviens que ce lieu n'est pas très-commode ; mais combien de malheureux ne peuvent en avoir encore autant. Si la vie est une épreuve pour le repos éternel, nous devons nous conformer aux circonstances présentes; en attendant que la mort nous fasse habiter le séjour où Dieu assigne la place que nous devons occuper pour toujours ; pour toujours! que ce mot est grand ! quelle sublimité il renferme. Heureux celui qui sait l'apprécier.

» Aménaïde, pourquoi ces sinistres idées. N'est-ce pas mourir sans

cesse que d'y donner une attention trop marquée ?

» Félisa, envisager ce moment lorsque les chagrins nous accablent, c'est jouir; on est moins infortuné quand on a la force de penser que nos maux passagers auront une récompense immortelle. D'ailleurs, n'avons-nous pas devant les yeux des exemples qui nous retraçent à chaque instant ce qui n'effraie que le foible ! O Martii, tu le disais bien. »

Aménaïde plaint Martii, interrompit Félisa; elle oublie qu'il fut l'assassin de son père. Elle oublie que ce jeune homme s'est rendu exécrable par un forfait ; qu'il méconnut les devoirs sacrés de la religion. Aménaïde oublie également qu'elle trahit le serment qui l'engage, et dégrade sa sensibilité, en donnant des pleurs à celui qui n'en est pas digne.

Je sens, ma chére Félisa, la justesse de ces reproches. Mais la mémoire d'un père que je chéris peut-elle être offensée ? Hélas! ce n'est pas comme amante que je donne des larmes à Martii, je pleure seulement sa fin douloureuse.

Félisa, vous avez aimé, vous avez obtenu du retour; jugez combien il est cruel d'effacer de sa mémoire l'homme qui nous fut cher ; quel combat il faut se livrer ! quels efforts nous devons faire ! Mais, que dis-je, mon amour n'est plus qu'une chimère, mon infortune seule est réelle.

Il était déjà tard, et nos voyageuses ne pensaient pas à goûter les douceurs du sommeil ; cependant la fatigue de la route les engagea à se mettre au lit. Elles y étaient à peine, lorsqu'une porte s'ouvrit à côté de

leur chambre; elles n'eussent pas donné aucune attention à ce qui se passait près d'elles, si deux hommes qui parlaient assez haut un mauvais idiôme irlandais, n'eussent éveillé la crainte dans l'ame d'Aménaïde. Voilà du temps et de l'argent employés bien inutilement, dit l'un d'eux. J'ignore quelle réception nous allons avoir au château; en tout cas, ce n'est pas de notre faute, elle est partie du même jour de notre arrivée: il nous a été impossible de la joindre. Eh! que veux-tu qu'on nous dise, reprend l'autre; si toutes les entreprises réussissaient, le métier que nous faisons ne vaudrait rien; mais, ma foi, buvons: nous aurons toujours le loisir de penser à la manière dont nous serons accueillis. Oui; mais, reprit le premier, notre récompense eût été bien plus forte,

si notre commission avait été achevée à la satisfaction du seigneur Sulton : car il nous a bien dit que cette jeune fille était jolie. Enfin, c'est une affaire manquée, il faut s'en consoler.

Ah! mon Dieu, s'écria Aménaïde, n'ont-ils pas nommé Sulton? ce monstre voudrait-il poursuivre jusques dans la fille les vertus de sa victime? Ah! Félisa, Felisa, sauvez-moi. Silence, reprit la première! l'on n'entend plus rien. — Ah! ma chère, je suis perdue; car vous avez entendu très-distinctement le nom de Sulton. — Il est vrai; mais reste à savoir si c'est vous qui étiez l'objet de leurs recherches. — Dieu veuille que je me sois trompée; mais les persécutions que ma famille a éprouvées par lui, me font craindre tout de ce méchant homme : il est pru-

dent que nous partions demain avant ces gens qui sont ici.

Loin de se livrer au sommeil, Aménaïde passa la nuit à faire les plus tristes réflexions. Elle avait confiance en Félisa; elle ne présumait pas que celle qui devait lui être attachée par la reconnaissance, serait capable de la trahir; cependant elle n'était pas rassurée. En effet, que pourraient deux femmes dans un péril éminent? l'homme dépravé est-il compatissant aux pleurs de l'innocence, de la beauté? la faiblesse de ce sexe timide l'autorise souvent à d'odieux excès.

A la pointe du jour, Aménaïde poursuivit sa route, rendant grace au ciel d'avoir échappé aux poursuites du persécuteur de son père; elle avait été tellement frappée, qu'elle ne pouvait interprêter d'un sens con-

traire l'entretien des complices de Sulton. Félisa ne la dissuadait pas, ni ne raffermissait son ame : il semblait qu'elle trouvât du plaisir à la voir dans des transes continuelles. Mais lorsque la trop intéressante Aménaïde croyait être hors des atteintes de son ennemi, le sort le plus fatal la précipite dans un dédale d'iniquités : il influe sur le reste de sa vie, et la livre entre les mains de celui qu'elle redoute avec tant de raison.

C'était le soir du cinquième jour qu'elles étaient en marche, qu'un événement cruel mit le comble à son malheur. Elles se trouvaient alors sur les frontières de l'Istrie ; ce pays, dont les mœurs sauvages en font craindre l'approche aux étrangers, n'offrait à cette époque que des marais stériles et incultes. Les femmes

y sont laborieuses, mais n'ont pas cette douceur qui caractérise leur sexe : leur grande robe de drap grossier, arrêtée au milieu du corps, comme nos anciens cœnobites; leur tête couverte d'un simple morceau de toile, dont les deux bouts se dirigent en sens inverse; leur énorme stylet dans leur ceinture de cuir, et leur hache pendue à leur côté, leur donnent un aspect barbare. Aménaïde vit plusieurs cavaliers qui chassaient; un coup de fusil qui partit près de sa voiture, effraya tellement les chevaux, que, se laissant aller à la peur qu'ils ressentent, ils méconnaissent jusqu'au frein qui les conduit; le postillon est démonté, la voiture renversée, et nos voyageuses mutilées par cette chûte. Leurs cris portent au loin l'alarme : les habitans d'un château

prochain s'empressent de leur offrir des secours; on les transporte au château; bientôt un chirurgien est appelé, mais une grande frayeur et une légère contusion à la tête est tout ce qu'il remarque, après avoir visité Aménaïde et son amie. Hélas! la mort eût été un bienfait pour la fille de lord W***., qui lui eût dérobé la triste connaissance de l'affreux esclavage où elle allait être réduite.

La tranquillité, et les soins qu'on prit d'elle, la rendirent à la vie; son premier desir fut de témoigner à son généreux hôte la reconnaissance que lui avait inspirée un semblable service. L'abord de cet homme inspira à Aménaïde une contrainte qu'elle ne put définir; cependant c'eût été manquer à la reconnaissance, que de témoigner ce qu'elle éprouvait. Elle s'efforça

de le remercier, en termes obligeans, de l'hospitalité qu'il lui avait accordée, et des prévenances infinies qu'elle avait reçues depuis qu'elle était dans son château. Madame, répondit-il, ce service est si peu important, que je vous supplie de n'y faire aucune attention; ce que je vous demande, c'est de bien vous rétablir avant de continuer votre route, de peur que la fatigue ne soit funeste à tant de graces. C'était le premier compliment de ce genre qu'Aménaïde entendait; c'était la première fois aussi qu'elle se trouvait tête à tête avec un étranger; elle ne savait comment répondre, ni de quelle façon s'y prendre pour rompre un entretien qui la troublait; mais son embarras augmenta quand elle le vit s'asseoir. Pourrait-on savoir, aimable étrangère, poursuivit-

il,

il, si c'est loin de cette contrée que vous allez? — Non, monsieur, je compte m'embarquer à *Trieste* pour me rendre à Venise; mais n'importe la ville que j'habite, je n'oublierai jamais la manière officieuse dont je fus reçue chez vous. — Encore des remercîmens! ah! belle dame, faut-il que je prenne la hardiesse de vous défendre d'en parler davantage? disposez de mon château, restez-y le plus que vous pourrez; c'est alors que je me croirai bien récompensé. Félisa qui entra dans ce moment, rendit cette conversation moins pénible pour Aménaïde. Eh bien! dit la première, vous voilà mieux portante; grace au ciel, ma chère Aménaïde, notre accident ne mettra aucun obstacle à notre voyage. Aménaïde, s'écrie le maître du château! C'est le nom de mon amie, reprit Félisa.

— Aménaïde ! oui, monsieur, dit à son tour la fille du lord W***. ; d'où vient votre étonnement? il m'inquiète. Sortant comme d'un profond sommeil, il se lève et dit : Pardon, madame, ceci ne doit vous effrayer en rien ; une identité de nom m'a frappé ; le vôtre m'est bien cher : il me rappelle une personne pour laquelle j'ai tout fait. Encore une fois, pardon de mon inconséquence. Il sortit en observant l'effet que ses paroles avaient produit sur l'ame d'Aménaïde, et la laissa dans l'anxiété la plus douloureuse. Si ses forces le lui eussent permis, elle eût quitté dans le même jour ce château dont le maître paraissait envelopper ses actions sous le voile le plus impénétrable. Quel est cet homme, ditelle à Félisa? je ne sais; mais à la répugnance que son aspect m'inspire,

je sens qu'il faut partir avant peu. S'il n'avait pas de mauvaises intentions, ne se fût-il pas expliqué sur la surprise qu'il a montrée à mon nom? d'ailleurs, d'où lui vient-elle? si c'était.... ah! grand Dieu, cette seule idée me fait frémir d'horreur! si c'était Sulton! je serais perdue; plus d'espoir d'échapper à l'infamie. O pressentimens douloureux! oui, c'est lui: son aspect épouvantable, son regard sauvage, la férocité qu'il s'efforçait en vain de cacher en voulant me tranquilliser, tout m'assure que c'est lui; l'ignominie va devenir mon partage. Ombre de mon père, viens à mon secours. Hélas! plains ta malheureuse fille! comment échapper à ce traître, lorsque tu en fus victime? puis-je espérer un meilleur sort, moi qui n'ai ni ta grande ame, ni tes vertus? Félisa, c'est ici que

j'attends une preuve de votre amitié. Mon agitation, le désordre de mes pensées, ne me permettent pas de rien entreprendre, encore moins de décider; tâchez de savoir si réellement Sulton est le maître de ce château. Je n'ai rien de caché pour vous : d'après la connaissance que vous avez de mes malheurs, vous devez juger combien j'ai à craindre de ce monstre.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'Aménaïde eût le moindre éclaircissement sur ce qu'elle voulait savoir; soit que Félisa n'y donnât pas toute l'attention que demandait cette commission délicate, ou qu'elle craignît d'empirer le mal en interrogeant les domestiques, elle ne put satisfaire les desirs de son amie. Il est vrai que le silence le plus grand était observé parmi les gens qui les

servaient. Aménaïde, sous prétexte que sa santé était peu rétablie, ne voulut pas manger à table; elle se fit donc servir chez elle, et Félisa lui tenait compagnie. Enfin, ne pouvant vivre dans une telle inquiétude, elle résolut de sortir pour jamais de ce lieu, ou de voir confirmer ses soupçons. Elle fit remercier une seconde fois le maître du château, en le prévenant que son dessein était de partir le lendemain au plus tard. Au seul mot de départ, Aménaïde vit entrer chez elle celui qu'elle regardait comme son ennemi. Quoi, dit-il, vous pensez déjà à partir? lorsque j'ai tout fait pour vous, ne ferez-vous rien pour moi? différez de quelques jours, et laissez-moi jouir du moins de la satisfaction de votre rétablissement. Monsieur, reprit Aménaïde, j'eusse été flattée de répon-

dre à votre offre, mais je ne puis l'accepter ; les circonstances prescrivent mon départ, mettez le comble à ce que je vous dois en n'y mettant aucun obstacle. — Eh bien! madame, il faut obéir, quoi qu'il m'en puisse coûter; mais permettez que je vous observe combien vous avez à craindre pour vous rendre à Venise: la traversée de Trieste à cette première ville est moins dangereuse que d'ici à Trieste ; l'Istrie n'a aucune sûreté pour le voyageur : ses habitans sont encore brutes ; les égards dus à votre sexe leur sont inconnus. Certes, il faut un motif aussi puissant, comme je ne doute pas que soit le vôtre, pour braver tant de dangers que vous ignoriez sans doute? mais un père chéri vous appelle peut-être près de lui? — Un père! ah! plût au ciel qu'une main

assassine .... mais, que dis-je? — Je vois, madame, que le desir de vous être utile, a rappelé dans votre ame des souvenirs cuisans; que je m'en veux! Votre père n'existe plus, une main cruelle .... — A causé mon malheur. — Pise a retenti de ce crime. — Scélérat, tu es Sulton, puisque tu nommes toi-même le théâtre de tes forfaits! — La fille de lord W***. en ma puissance! ô fortuné hasard! comme tu m'es propice! mes vœux sont exaucés; je n'ai plus rien à desirer. Aménaïde, vous vous taisez? sans doute que votre père m'a peint à vos yeux comme un objet odieux, mais vous n'avez rien à redouter; si des raisons de politique nous ont mis en guerre, elles ne regardent pas les enfans; la paix du reste ne sera pas difficile à conclure entre nous deux; d'ailleurs, ce

n'est pas moi qui ai donné la mort à votre père : un bras inconnu l'a frappé, je ne suis pas responsable des événemens. Arrête, s'écrie Aménaïde! mon oreille n'est point accoutumée au parjure. Les plus vils mensonges te sont familiers, je le sais : l'indignation seule m'a empêchée de t'interrompre. Mais ne pense pas fasciner mes yeux : je sais tout. Tu oses te disculper du meurtre de lord W***. : barbare, n'est-ce pas toi qui es l'auteur de la ruine de ma famille ? ma mère n'est-elle pas tombée sous les coups de tes satellites ? n'est-ce pas toi qui l'as fait fuir ? n'est-ce pas toi encore qui as excité le malheureux Martii à se couvrir de sang et d'infamie ? peux-tu désavouer tous ces faits? Martii que tu as perdu, m'a instruite ; la feinte est inutile; parle ton langage ordinaire, montre-

montre-toi tel que tu es; tu ne peux pas m'inspirer plus de mépris. — Aménaïde! — Te craint peu. Tu croyais séduire son inexpérience, mais apprends qu'il naît dans le cœur humain de ces vengeances que la mort seule fait cesser. Je suis en ton pouvoir; je n'espère pas un traitement moins barbare que celui qu'éprouvèrent mes parens; ton cœur, accoutumé à tout ce qu'il y a de plus affreux, et vieilli dans le crime, n'aura pas un accès aux pleurs; je n'en répandrai pas : je ne m'avilirai pas à te supplier; mais, de ton côté, n'espère pas me voir outrager le sang de mes ayeux; tu n'as pas tout répandu, il en reste qui peut te coûter cher : hâte-toi donc de l'épuiser pour ta propre sûreté, ou bien laisse-moi t'abandonner à toi-même, c'est l'ennemi le plus redoutable que tu

aies à combattre. Tant d'orgueil, reprit Sulton, loin d'alumer une trop juste colère, donne naissance à un autre sentiment. Vous desirez la guerre, je la ferai; mais je vous préviens qu'elle n'aura pour but que d'envahir votre cœur. Défendez-vous avec courage, car je ne ferai aucune grace étant vainqueur; cependant je vous donne huit jours pour réfléchir au parti que vous voulez prendre. Ce délai expiré, votre silence sera une affirmation à mes vues; mais, en cas de résistance formelle, songez, aimable fille, que vous aurez voulu votre perte, et que Sulton alors commandera en maître. Ce temps est inutile, reprit Aménaïde; quand ma vie entière suffit à peine pour t'exécrer, ce n'est pas pour oublier dans un espace si court les maux que tu nous as faits: pour-

tant tu pourras compter sur ma pitié, si tu me rends mes parens, si je parviens à effacer de ma mémoire ce que tu as commis, les actions que tu aurais à te reprocher si tu étais susceptible du moindre retour à la vertu; autrement Aménaïde, que tu trouves aimable, te prouvera combien le desir de venger un père peut donner de courage et de haine; ce ne sera plus cette fille timide, confiante, et trompée si souvent par sa franchise, mais bien une fille qui n'enviera que ta perte : occupée à chaque instant à te susciter des craintes, à faire éveiller le soupçon dans ton ame, à porter le désordre dans ta maison, à te rendre un objet d'horreur, même à ceux qui partagent tes sentimens : ils ne verront plus en toi qu'un tigre furieux qui peut devenir aussi funeste à leur

tranquillité qu'il le fut pour celle des autres ; alors je serai satisfaite : mais jusqu'à cette époque, ma vertu peut m'inspirer des desseins aussi sanguinaires que ceux que tu conçus dans ta scélératesse.

Cette reconnaissance influa beaucoup sur le caractère des trois principaux habitans du château. Aménaïde à qui le nom de Sulton inspirait une si grande frayeur, sentit son ame se fortifier contre les perversités de cet homme ; son courage s'éleva à la hauteur du danger ; elle vit que la mort serait son refuge ; elle n'en était pas affectée. Rien ne l'attachait au monde : la source inépuisable des bienfaits que nous offre la religion, lui rendit ce revers moins cruel ; et l'on pouvait dire que ce jour avait donné à sa vertu un héroïsme digne d'un plus beau destin.

Sulton n'était plus le même: la noble fierté de sa prisonnière avait transformé en besoin d'amour ces habitudes, cet esprit de tyrannie qui le faisaient haïr de tous ceux qui l'environnaient; excepté cependant ses serviles amis qui l'excitaient encore à des cruautés sans nombre.

Félisa, depuis qu'elle était au château, n'avait joué qu'un rôle passif; mais du moment qu'elle en connut le maître, elle sentit ses projets de vengeance, sa noirceur se réveiller. Elle sortit de l'apathie où elle étoit plongée. Rien ne coute aux cœurs jaloux et envieux. Aménaïde l'avait tirée de la misère; mais Aménaïde avait été aimée de Martii; elle ne pouvait oublier cet affront. D'ailleurs l'occasion était trop belle pour n'en pas profiter; il ne s'agissait plus que de se lier à Sulton, ses mœurs dépra-

vées étaient un sûr garant du zèle qu'il apporterait à perdre l'innocence ; de plus, Aménaïde était la fille de son ennemi ; il la tenait en son pouvoir. Elle était jeune, remplie de graces, vertueuse ! que d'attraits pour la corruption. Joignez à tous ces avantages l'amour que Sulton avait conçu pour elle ; tout favorisait l'horrible plan de Félisa ; tout lui assurait la défaite d'un enfant qu'elle aurait dû protéger ; tout enfin étendait son ingratitude ! Cruelle femme, tant d'amibilité n'a pu te retenir ; foulant aux pieds la pudeur de ton sexe, tu veux perdre celle qui en est le plus bel ornement ! pourquoi te livres-tu aux mains d'un être si révoltant ? parcequ'elle est aimée de celui qui a dédaigné ta tendresse ! O honte de la nature ! mais qu'espérer d'un ingrat ? Ce nom seul m'indigne ;

il me fait frémir d'horreur. L'ingratitude est le fléau le plus affreux que les immortels aient lancé sur terre. En effet, c'est l'ingratitude qui fait éclore la guerre qui désole les peuples, qui corrompt les mœurs, qui trouble l'ordre social; elle fait voir au fils prodigue un avare dans son père. Elle le porte à envier sa mort; elle fait trahir un secret, dénigrer celui qui nous fit du bien; elle fait plus encore, c'est elle qui créa le cœur de l'athée, en lui faisant méconnaître le pouvoir surnaturel de qui nous tenons tout!

Le terme fatal était expiré, Aménaïde seule avec elle-même, mettait toute son espérance dans le moteur du monde. Elle suppliait le dieu de ses pères de la sauver de la séduction, et de lui accorder une fin agréable à la providence! Hélas! s'écria-

t'elle, toi dont l'œil paternel veille sur chacun de tes enfans : maître des nations, écoute ma prière ; qu'elle parvienne jusqu'au pied de ta grandeur ; qu'elle émeuve tes entrailles ; qu'elle m'attire un seul de tes regards ; tu vois l'humiliation que j'endure. Ah ! si tu nous donnas la vie pour épurer nos vertus et mériter une place dans ton sein, abrége le terme de mes souffrances ; ouvre-moi tes bras, acceuille une infortunée battue par la tempête. Ah! du moins, abritée par ton aile, ses jours seront heureux, comme ceux que tu promets à tes fidèles serviteurs.

Pendant qu'Aménaïde met ainsi sa confiance en Dieu ; qu'elle l'appelle à son aide, qu'elle éprouve la paix intérieure, quoiqu'environnée de périls, Sulton et Félisa forment un pacte, dont le but tend à la désho-

norer : ces deux êtres avaient l'un pour l'autre la même sympathie; l'un et l'autre s'étaient reconnus propres à se servir. Il est donc vrai que le vice porte sur le front une empreinte qui fait connaître ce qu'il est. Félisa vit réaliser son desir par la confidence que Sulton lui fit des sentimens qu'il avait pour Aménaïde. A la première ouverture, elle affecta de la réserve, quelque scrupule, un grand attachement pour son amie; mais peu à peu son langage devint plus doux; elle feignit d'adhérer à ses projets, lorsqu'il lui eut dit que c'était le bonheur seul d'Aménaïde qui le décidait, et qu'elle, Félisa, aurait pour ses services une forte récompense. Il pensait lui en imposer par de vaines promesses; il ne savait pas à qui il s'adressait. Lorsqu'elle l'eut amené au point où elle voulait;

sachant d'ailleurs apprécier ses principes, elle lui parla avec cette impudeur, ce mépris des mœurs qui eussent inspiré l'horreur dans tout autre que Sulton. Je vous crois sincère, lui dit-elle; mais sans chercher à nous tromper l'un et l'autre, parlons avec franchise; vous desirez posséder un bien que malgré votre autorité je puis défendre. Deux femmes, seigneur, unies entre elles, peuvent beaucoup; cependant je veux vous servir, car j'ai de puissants motifs pour le faire. Je fus, il est vrai, obligée par Aménaïde; mais cette beauté m'a ravi mon amant; elle a jeté dans mon ame les premières semences de l'affliction; elle m'a ôté le repos; mes larmes ont coulé; elle seule en est cause. Alors lui suis-je encore redevable du bien qu'elle m'a fait. Le hasard nous a liées : ce même hasard

ne me donne-t'il pas la preuve que ma haine est légitime; ne l'autorise-t'il pas; ne mériterais-je pas un affront, si je servais complaisamment ma rivale. C'est à moi que je me dois, et non à une étrangère que je connais moins par un jour de générosité, que depuis près de deux années de peines. Ainsi cessez de dissimuler avec moi. Vous parlez d'un prétendu bonheur que vous voulez faire à Aménaïde; de bonne foi, le seul que vous puissiez lui offrir ce serait la liberté. Mais en la laissant partir, votre ruine est totale; alors vous vous préserverez bien d'une telle imprudence. J'ai vu quels étaient vos desseins; ils pourront m'être utiles; agissons donc ensemble; ne faisons qu'un; nos intérêts sont les mêmes : en accélerant l'heure de votre félicité, je lave mon affront. Il ne tiendra qu'à

vous de reconnaître mes services. Eh! quoi, dit Sulton étonné, vous, Félisa, vous m'être utile auprès d'Aménaïde? je l'avoue, j'étais loin de m'attendre à cette offre que j'accepte avec joie. Si le succès couronne mes voeux, ma fortune, mes biens sont à votre disposition.. J'ai pu un instant sacrifier toutes mes affections au desir d'acquérir un nom, un crédit; mais aujourd'hui l'amour anime ce cœur qui fut vingt ans le séjour de mille projets ambitieux. Je n'ai plus rien à souhaiter; ces propriétés immenses qui s'étendent au loin dans l'Istrie, les monceaux d'or que j'ai dans mon château, m'assurent des jouissances que toutes les incertitudes de la fortune ne peuvent me ravir. Mais ce n'est pas suffisant: l'ame qui se laisse ordinairement conduire par les impulsions du cœur, ressent

un vide affreux lorsque rien ne l'occupe. En cherchant à tenir captive la fille de lord W***., je ne voulais que la punir de tenir la vie de mon ennemi ; mes desseins sont changés : j'ai éprouvé à son aspect ce qu'aucune femme ne m'a jamais inspiré. Le sort permet qu'elle ait à se plaindre de moi ; ceci ne doit pas m'intimider : dois-je souffrir de la bizarerie du destin ? lorsque je ne connus jamais d'obstacles dans mes entreprises politiques, ce n'est pas pour en craindre dans la conquête d'une jeune personne, dont je me propose de réparer les fautes de la fortune. L'issue de cet entretien fut que Sulton verrait encore une fois Aménaïde, et que si elle persistait dans sa fierté, on mettrait la contrainte en usage pour dompter cette beauté farouche.

Le lendemain Sulton fit demander à sa prisonnière qu'elle lui accordât une heure pour lui parler de choses qui la regardaient essentiellement. Le premier mouvement d'Aménaïde fut de refuser, sachant que toute espèce d'amélioration dans sa destinée était superflue; mais sûre de sa vertu, dédaignant l'artifice de ce traître, elle lui accorda ce qu'il demandait, et le vit entrer chez elle sans trouble ni crainte. Puis-je espérer, lui dit-il, qu'Aménaïde m'entendra sans colère, et prêtera à mon discours l'attention la plus grande? Aménaïde ne répondit rien. Sulton continua:

Nous naissons tous avec un amour distinct: celui de l'un a l'éclat, la grandeur et l'ambition pour but; celui de l'autre ne tend qu'à la tranquillité, à la morne sécurité, et à

l'oubli du monde. Je choisis donc le premier, non par connaissance, mais par caractère. Avant de paraître sur la scène de mes exploits, je vivais tourmenté d'ambition dans la retraite la plus obscure, d'où je ne comptais pas sortir, lorsque l'événement le plus extraordinaire vint seconder mon envie. Je parus à la cour de Henry; mon protecteur découvrit en moi un esprit pétulent, une adresse active et nécessaire dans les entreprises difficiles à conduire à bien; il vit en moi l'homme qu'il lui fallait pour seconder ses vues; il était ambitieux, avide de gloire et d'argent; je pouvais le récompenser de ce qu'il avait fait pour moi; il m'employa, mais il avait trop de rivaux à la cour; l'Irlande lui parut propre à mes talens; il me recommanda au lord lieutenant, qui n'osa pas le refuser

comme étant un des favoris de Henry; ayant eu sous les yeux la politique de *Belasis*, je profitai si bien, que cessant de jouer un rôle subalterne, je songeai à m'élever moi-même; bientôt la carrière s'ouvrit : votre père, prenant un parti opposé, devint mon antagoniste; mais il ne fut pas heureux : il voulut soutenir d'anciens systêmes, au lieu que les nouveaux qui flattaient la multitude, attirèrent son courroux; il se perdit; je passai dans l'esprit de ses amis pour être son bourreau; cependant réfléchissez : si le parti de votre père eût triomphé, j'éprouverais son sort; on eût donc eu le même reproche à lui faire à mon égard. Aménaïde, le chef de conspiration joue gros jeu; il a deux chances pour lui : la gloire s'il réussit, l'ignominie s'il est vaincu.

Ton

Ton systême est faux, interrompit Aménaïde. Mon père défendait son Dieu; il fut infortuné, la gloire est son partage. Tu soutins de faux principes; tu as été heureux; tu ne possèdes que l'opprobre des lâches qui ont servilement suivi ta cause. Mon père est mort avec la conscience pure; toi tu vis pour être exécré: vois quelle différence existe entre vous deux. Malheureux, tu te décores de tes cruautés, tu les vantes! elles t'ont fait accumuler des richesses; mais quel est le fruit que tu en retires? forcé de t'expatrier, tu ne peux avouer tel pays pour t'avoir vu naître; tu as brillé dans l'intrigue, et tu n'as pas eu le courage de soutenir ton nom; avec le faux éclat qui éblouissait la multitude, est tombé ton pouvoir; tu comptes au nombre de tes crimes ceux d'avoir boule-

versé ta patrie, de l'avoir plongée dans le deuil, d'être la cause des pleurs que chacun répand, d'avoir renié ton Dieu; mais l'ambition t'aveugla : elle ne te permit pas de goûter les charmes de la pitié; le méchant trouve enfin sa punition : lui-même se l'inflige, et Dieu se fait connaître.

Pourquoi le Dieu que servait ton père n'a-t-il pas favorisé ses armes et exterminé ses ennemis?

C'est parce qu'il vous trouva indignes d'habiter dans son sein, et qu'il veut que de longues souffrances rachètent ta barbarie.

Cependant j'ai vu finir heureusement ce que j'ai entrepris. Lassé de travailler pour la grandeur, je me suis occupé de jouir de mes biens; la fortune a souri à mes desseins; nul obstacle ne m'a empêché de quit-

ter l'Irlande. Depuis ce temps, je reste paisible possesseur de ce que j'ai acquis. Vos parens meurent en soutenant des dogmes qu'ils n'avaient pas assez approfondis, et moi je sors d'un rang obscur en propageant une croyance nouvelle. Puis-je regarder, après cela, la vôtre comme la meilleure?

Penses-tu, Sulton, pervertir ma jeunesse par le tableau de ton bonheur? détrompe-toi. Malheureux, tu me fais pitié. Peux-tu comparer aux jouissances terrestres celles que la vertu trouvera dans l'éternité? ton discours sacrilége me fait horreur. Tu oses mettre en parallèle ton culte et le nôtre! tu te condamnes toi-même: le tien autorise l'assassinat, le nôtre prêche l'humanité. Ce seul point les établit assez, d'autres allégations seraient inutiles.

Je ne veux pas plus long-temps, Aménaïde, discuter avec vous sur des objets que votre âge ne peut juger. Chaque culte a ses erreurs; celles du vôtre ont été aussi pernicieuses, et plus peut-être, que ne le sont les nôtres. Jamais, s'écrie Aménaïde avec cet accent persuasif. Si des hommes barbares se sont couverts de son manteau pour proscrire tel ou tel, c'est un outrage qu'ils ont fait à la morale la plus douce; et peut-on, dis-moi, peut-on attribuer à la religion catholique, ces excès qui furent l'ouvrage d'une vengeance cruelle, d'une hypocrisie perfide, d'un fanatisme aveugle? va, les hommes qui cherchent à saper ses fondemens sacrés, sont comme ces enfans barbares qui frappent leur mère infortunée.

C'est assez nous entretenir d'un

sujet qui devient étranger à ce que je desire de vous, Aménaïde. Je ne chercherai point à farder, ni à exagérer ce que votre aspect m'a inspiré; d'ailleurs, peu accoutumé au commerce de la galanterie, je serais un peu neuf dans ce début; je ne demande ni n'espère un amour excessif, mais un peu d'amitié, quelque retour à ma tendresse, et tout ce que je possède devient votre propriété : par-là, si j'ai quelques torts, je les répare, et vous rends un état, un nom, un appui, et des biens considérables. Vous vous taisez? l'offre que je vous fais.... M'étonne, je l'avoue,, reprend Aménaïde, sans cependant me surprendre. Eh! quoi, est-ce bien Sulton que je viens d'entendre? Sulton, je ne m'attendais pas à ce nouvel excès d'impudence! Faut-il me forcer encore à te rappe-

ler qui tu es et qui je suis? méconnais-tu assez mon nom pour croire que je m'abaisse jusqu'à t'écouter davantage? pour la dernière fois, je t'assure de mon profond mépris: d'après cette assurance, vois ce que tu as à faire; mais de grace, ne me fatigue plus par l'aveu de ton amour révoltant, et songe que ma main ne posera jamais dans celle qui est teinte encore du sang le plus beau qui ait rougi la terre.

Sulton alors se lève comme un furieux, la rage éclate dans ses yeux. C'est trop supporter de dédains, s'écrie-t-il! tu te fais un jeu, perfide, d'exciter ma colère; eh bien! ce ne sera pas en vain; mais connois ton sort: tout ce que l'enfer peut inventer de plus terrible, n'approchera pas de ma haine; tu veux que je sois barbare, je le serai; dès ce moment

cesse de conserver l'espoir de liberté: un cachot va devenir ton asyle; tu vas être en proie aux traitemens les plus épouvantables; et si j'eus la faiblesse d'être humain à ton égard, tes pleurs, ta souffrance me paieront tes outrages; la faiblesse de ton sexe, ton âge, ne te sauveront pas de mon ressentiment: tourmentée sans cesse, sujette à mes volontés, nous verrons si ce Dieu sur lequel tu t'appuies, viendra t'arracher de mes mains, et si son pouvoir sera plus formidable que le mien. Il sortit en achevant ces mots, et laissa Aménaïde absorbée, non de ses menaces, mais bien de ses blasphêmes. Elle connaissait sa cruauté, et n'en fut point effrayée; d'ailleurs, il lui restait une amie de laquelle les soins, les attentions les plus vifs lui étaient dus; et dans le cas où Sulton attenterait à sa vertu,

le moyen le plus violent lui paraissait permis. Mais pendant qu'occupée ainsi de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec Sulton, celui-ci, en la quittant, rencontra Félisa : venez, lui dit-il, venez, que je vous fasse connaître jusqu'à quel point cette beauté farouche vient de lasser ma patience; je ne puis revenir moi-même du sang-froid avec lequel je l'ai écoutée. Elle a rejeté mes dons; mon amour lui a paru une injure: bravant jusqu'à mon courroux, je l'ai vue insulter aux sentimens que ses attraits m'ont inspirés; mais je me lasse de tant de refus, ils m'irritent; je ne prétends plus être soumis aux caprices d'une femme qui, loin de montrer de la fierté, devrait trembler de me déplaire : c'est donc à vous que je confie le soin de mon bonheur; faites un dernier effort : si

elle persiste, alors je serai autorisé à employer tout ce qui me semblera nécessaire en pareille circonstance. La perfide Félisa promit de le servir suivant ses volontés. Songez, lui dit-elle, songez à ne pas ralentir cette belle ardeur; vous avez le plus vif intérêt à ce qu'elle cède à vos feux: une fois soumise, vous n'avez plus rien à craindre; et vous évitez une rigueur qui deviendrait indispensable si vous en étiez pour vos avances. Félisa, reprit Sulton, ne prenez aucune peine d'alumer ma colère et mon amour: tous deux également me maîtrisent à un tel point, qu'il me serait difficile de les distinguer; si l'envie me rendit crüel, je sens que je suis capable de le devenir davantage, si cette servile passion ne cesse d'être contrariée. Il est inutile de vous dire ce qui se passe en moi:

vous me connaissez, il vous est aisé de vous le figurer; mais, je l'avoue, le moindre retard dans mes desirs me porterait à l'extrémité la plus dangereuse pour elle : ce n'est point en amant vulgaire que j'offre mon cœur, je dédaigne les complaisances de ces jouvenceaux qui vont soupirer des années aux pieds de leurs belles; ces délais ne font qu'éteindre les passions, elles meurent avant d'avoir vécu; d'ailleurs, ce n'est point quand on est parvenu à mon âge, qu'on doit se soumettre à des caprices qui dégradent les hommes : j'aime, je l'ai dit, je veux être obéi.

Félisa vit avec joie la tournure que prenaient les choses. Dans cet état, elle fut porter le comble à sa bassesse : en abordant Aménaïde d'un air peiné de sa situation, je sais

tout, lui dit-elle; ne renouvelez pas vos chagrins par le récit que Sulton vient de m'en faire. Que je vous plains, Aménaïde! plus nous avançons, plus le temps amoncèle les orages sur nos têtes; mais quel parti prendre? je n'en vois aucun. Vous vous trompez, reprit froidement Aménaïde; le mien est infaillible, il est au-dessus de la portée des hommes : j'espère qu'il ne me trahira pas, j'ai la plus forte confiance dans son effet. Quant à vous, Félisa, étrangère à la haine de Sulton, il ne la poussera pas jusqu'à vouloir votre trépas : vous pourrez partir; j'écrirai à mon banquier, pour qu'il vous mette dans une passe plus agréable; votre souvenir est tout ce que je demande pour le peu que je fais à votre égard. Quel noir dessein vous occupe, s'écrie Félisa avec vivacité?

Aménaïde, invoquer le trépas lorsque tout espoir n'est peut-être pas perdu! j'ai peine, je l'avouerai, à accorder ces principes avec ceux que vous m'avez montrés : Dieu ne nous défend-il pas d'attenter à nos jours? — Il est vrai, quand les motifs qui nous engagent à cette résolution ne sont basés que sur des causes réprouvées en elles-mêmes; mais lorsque la vertu prête à succomber ne trouve aucun appui, qu'elle court les plus grands dangers, mourir, ma chère, n'est pas un crime; c'est s'honorer, c'est mériter les dons que nous avons reçus du ciel. — Mais, Aménaïde, ne pourriez-vous trouver un moyen moins funeste? par exemple, si vous feigniez d'écouter la tendresse de Sulton, l'on pourrait gagner du temps et déjouer ses horribles trames. — Non, non, Félisa : feindre avec cet

homme, serait lui donner à penser que je le crains; d'un autre côté, pourrais-je m'abaisser à remplir un si honteux personnage? il ne doit y avoir aucun rapport entre lui et moi; le sort m'a trompée; loin d'en murmurer, je m'y soumets : ainsi donc, ne me parlez plus d'un projet qui me blesse et que je juge outrageant. — Je ne croyais pas que cette observation pût vous déplaire, Aménaïde. On ne doit pas descendre jusqu'à feindre avecle vice, je le sais comme vous; mais, ma chère, votre situation et la mienne réclament un peu plus de ménagement. Sulton est violent; son pouvoir dans ce château est celui d'un maître qui paie pour qu'on serve ses caprices; nous ne sommes que deux femmes incapables d'opposer aucune résistance: quelle douleur pour moi, si je vous voyais vic-

time de sa brutalité ! je ne vous parle pas du sort qu'il réserverait à l'amitié que je vous porte, mais je serais aussi infortunée que vous; cependant ne regardez pas ma peine, que votre sûreté seule vous fasse agir; songez aux malheureux qui ont besoin de vous : vivez pour eux, pour votre amie, et pour vous-même. Félisa, il suffit, reprit Aménaïde impatientée; je sais ce que je dois faire. Votre pitié vous donne un zèle qui me paraîtrait indiscret dans tout autre que vous. L'usage du monde vous est familier; mais je ne puis me décider à le suivre : il est vrai que dans la société on ne parle jamais comme on pense, qu'une trop grande franchise nuit souvent; mais dussé-je éprouver les tourmens les plus horribles, être traitée comme le furent mes parens, je ne voilerai jamais mon

ame , et dirai à Sulton ce que je ne puis vous cacher, tant je chéris la vérité, tant je déteste les détours et ceux qui parlent leur langage.

La soirée se passa sans qu'aucun changement ne s'opérât dans la résolution qu'Aménaïde avait prise. Recueillie en elle-même, son ame était toute à l'être qui nous gouverne ; de temps à autre, elle adressait la parole à sa compagne, mais avec retenue; le peu que Félisa lui avait dit, l'avait réfroidie sur son compte; elle ne concevait pas que l'on pût un instant déguiser assez ses sentimens pour se lier avec le vice. Pauvre Aménaïde, qu'aurais-tu dit, si tu avais pu pénétrer dans le cœur de cette furie que tu tiras de l'indigence? ses agitations t'eussent fait horreur. Enviant jusqu'à la sécurité où elle la voyait, Félisa, loin de se

repentir de sa conduite infâme, machinait dans sa tête les arrangemens qu'il faudrait prendre pour réduire la sensible Aménaïde; il était prudent aussi de remettre le tout au lendemain, pour ne donner nul soupçon. En effet, quittant après une telle scène l'infortunée qui méritait leur haine, c'eût été lui donner des indices de leurs complots; mais pour lui ôter la facilité de s'affranchir du joug odieux qui pesait sur sa tête, l'adroite Félisa fit savoir à Sulton tout ce qu'elle venait d'apprendre, lui recommandant sur-tout d'agir avec promptitude et adresse. Sulton qui était loin de s'attendre à un tel courage, donna sur-le-champ des ordres pour qu'on changeât Aménaïde de logement; il fit apprêter un petit appartement dont les croisées étaient grillées, et qui don-

naient dans l'intérieur de la cour. Qu'on juge de la stupeur de cette malheureuse fille, en voyant entrer plusieurs domestiques qui vinrent lui annoncer les intentions de leur maître. Croyant que c'est un piége qu'on veut lui tendre, elle feint d'obéir; au même instant elle prend un poignard qu'elle portait sous sa robe, et va pour s'en frapper; mais un des gens venus par l'ordre de Sulton s'élance; se saisissant de l'arme meurtrière, il l'empêche de consommer ce suicide. Alors, serrant tranquillement l'arme dans son sein, madame, lui dit-il, en vous faisant quitter ces lieux, il nous est expressément ordonné de ne vous rien laisser qui puisse vous être utile au dessein que vous avez conçu de vous détruire; à cet effet, voulant nous comporter avec décence, permettez que

nous prions madame (montrant Félisa) de vous fouiller. Eh! quoi, s'écrie Félisa, on ose m'employer à un si vil.... Point de réplique, continua ce valet, ou moi-même je vais le faire. N'approchez pas, reprend Félisa avec hypocrisie. O mon amie, quel pénible devoir! mais votre honneur, mon attachement, en adoucissent l'amertume; tout en parlant, elle fouille la malheureuse Aménaïde, qui n'a pas la force de s'opposer à rien. Cet outrage poussé à bout, on l'emmène dans le nouvel asyle de ses pleurs; pendant ce temps, l'ingrate Félisa s'empare de tout ce qui appartient à Aménaïde; ce qui l'intéresse sur-tout, c'est sa correspondance avec Martii, les mémoires qu'il lui a envoyés au moment d'être exécuté. Après cette indigne action, elle va trouver l'infâme complice de

ses excès; tous deux goûtent de la joie de l'inhumanité avec laquelle ils viennent de traiter la vertu et la douceur. L'affaire est en bon train, s'écrie l'odieuse Félisa; il faut à présent porter les grands coups; point de faibles pensées; profitez de vos avantages; elle osa vous dédaigner, elle fut ma rivale, qu'elle ressente l'effet de votre juste ressentiment et des transports jaloux d'un amour méprisé : que les larmes deviennent ses seules consolations : qu'elle meurt mille fois par jour, accablée de désespoir : que le jour lui retrace l'horreur qui l'environne : que des songes effrayans l'empêchent de connaître le sommeil, et qu'enfin, dévorée d'inquiétude, elle vienne elle-même supplier à genoux celui qui doit la couvrir de honte !

Livrée aux plus cuisans regrets,

abandonnée de la nature entière, dans la captivité la plus pénible, Aménaïde ne trouva de soulagemens à tant d'adversités que dans sa religion et dans son cœur; les larmes vinrent à son secours : ce bienfait des infortunés suspendit son accablement, sans cependant le diminuer; elle ignorait le chemin pour sortir de ce dédale d'iniquités. La fausse compassion de Félisa, sa conduite, ses fréquentes absences, semblaient lui faire connaître un secret qu'elle tremblait d'approfondir; mais il lui fut impossible d'en douter. Ce nouveau revers lui rendit plus que jamais la vie insupportable. Hélas! est-il un trait plus sensible pour l'innocence que l'ingratitude et la trahison? c'est ce qu'Aménaïde vit pour augmenter le poids de sa douleur.

Il y avait huit jours qu'elle habitait sa nouvelle prison; le silence que gardait son persécuteur semblait lui présager quelque grande catastrophe; elle n'avait personne à qui elle pût confier ses craintes : Félisa lui tenait rarement compagnie. Dénuée de tout, enfermée entre quatre murailles, elle était obligée de se concentrer en elle-même; mais cette position lui devenait trop à charge; elle voulut se convaincre du dévouement de cette femme, ou de sa perversité; l'un et l'autre lui furent bientôt connus. Voilà quelque temps, lui dit-elle, que je desire m'entretenir avec vous : j'ai peut-être des torts quand je soupçonne votre amitié; mais tel est l'empire des cœurs sincères, ils n'aiment jamais à demi : aussi exigent-ils des autres le même retour. Vous avez pu apprécier la

manière avec laquelle je vous ai traitée; il m'est douloureux de rappeler à votre mémoire ce sentiment si naturel, mais je suis alarmée de votre air indifférent; vos longues conférences avec Sulton me font craindre, excusez cette injure, je crains, dis-je, que la conduite de cet homme ne vous ait inspiré de l'aversion pour mon infortune; c'est dans cette même infortune qu'on a besoin d'amis qui vous soient dévoués : vous voyez ma franchise, accordez-lui un semblable retour; on peut avoir des écarts : lorsqu'on reconnaît ses erreurs, que ne doit-on pas espérer? vous vous troublez, Félisa : m'auriez-vous trahie?
— Aménaïde peut-elle le croire? si j'eusse été capable d'une pareille noirceur, les bienfaits dont vous m'avez comblée auraient suffi pour vous assurer cette amitié qu'offen-

sent des doutes injurieux. — Elle est bien faible, Félisa, cette amitié qui n'est due qu'aux bienfaits. Veuillez me répondre moins indirectement : puis-je toujours compter sur une amie, ou dois-je ne voir en vous qu'une ingrate à laquelle je ne dois plus avoir de confiance ? — Mais, en vérité, Aménaïde, vous me parlez d'un ton peu fait à l'aveu que vous demandez ; cependant l'excès des tourmens que vous endurez excuse votre injustice : ainsi donc, je vous jure que le plus profond attachement m'a toujours guidée. — Je vous crois, Félisa, car l'on peut abuser les hommes par de faux sermens ; mais il est un être qu'on ne trompe jamais. — A la fin, Aménaïde, c'est trop long-temps endurer des remontrances déplacées ; pensez de moi ce que vous jugerez à propos, c'est ce

qui m'importe peu; j'ai bien payé ces dons qui m'ont soumise à vos caprices : j'y renonce, trop heureuse si je n'aurai pas à me repentir d'avoir lié mon sort au vôtre, puisque le courroux de Sulton s'étend jusqu'à moi qui ne lui ai donné aucun sujet de plainte, et qui n'en ai pas non plus reçu de lui. Malheureuse, s'écrie Aménaïde, qu'osez-vous me reprocher! ne suis-je pas assez à plaindre sans ajouter à ma cruelle position par ce discours révoltant? mais je ne vois que trop d'où provient ce changement. Allez, femme indigne, allez vous applaudir avec Sulton de votre conduite odieuse. Je suis captive, il est vrai : peut-être que le traitement que j'ai essuyé n'est que le prélude de ce qui m'arrivera dans la suite; mais croyez que tout ce qui peut m'affecter le plus,

c'est

c'est d'avoir continuellement devant les yeux une ingrate qui m'a trahie par une feinte sensibilité. Cependant je vous pardonne le mal que vous me faites; il n'appartient pas à tout le monde de posséder un cœur reconnaissant. Je ne vous demande qu'une grace, c'est de ne plus vous exposer à rougir devant moi. Abandonnez des lieux témoins de votre conduite; fuyez, c'est le seul moyen de jeter un voile épais sur le passé.

Cet acte de modération produisit un effet contraire. Félisa, jalouse de la patience qu'Aménaïde avait dans ses chagrins, ne lui sut pas gré de sa douceur, et sortant comme une furie, elle courut hâter l'instant où sa victime allait succomber. Eh! quoi, dit Aménaïde en levant ses beaux yeux vers le ciel, la bonne-foi, la sainte amitié, n'ont donc plus de

temples ici-bas! l'égoïsme les a remplacées : ô corruption des mœurs, voilà ton ouvrage!

Le soir venu, Aménaïde éprouva une espèce d'effroi qu'elle ne put définir. Félisa, qu'elle n'avait pas vu paraître depuis son ordre, lui faisait concevoir des craintes sur la perfidie qu'on cherchait peut-être à faire agir contre sa tranquillité; l'oreille aux aguets, elle écoutait; mais le silence le plus absolu régnait dans le château. O mon dieu, dit-elle, serais-je oubliée de ces méchants? Pourrais-je vous rendre ma vie dont le fardeau est trop pesant pour mes forces? Que d'actions de grace j'aurais à vous rendre pour cette preuve flatteuse de votre pouvoir. Intéressante Aménaïde, c'est au moment que ta sécurité commence à renaître, que le péril s'accroît. Fé-

lisa n'est plus une femme, sa colère surpasse celle de Sulton; elle reclame une prompte vengeance; elle arme son bras, lui fait envisager avec transport le hideux tableau d'une jeune fille déshonorée et livrée à l'ignominie. L'heure du crime est sonnée, Sulton se dispose à assouvir sa brutalité; la cruelle Félisa ne peut mieux être vengée que par cette scène. Elle voit sa rivale perdue, et bien plus punie, que si la mort eût tranché ses jours. C'en est fait, Aménaïde va être sacrifiée, aucun secours ne peut lui être offert. Le crime triomphera dans un moment! Suspends ces élans, ame exécrable; quand tu renies ton Dieu, quand chaque pas que tu fais est une honte pour sa puissanoe; sais-tu apprécier les secrets ressorts qu'il fait mouvoir pour arrêter tes complots?

J'ai dit qu'Aménaïde en proie aux inquiétudes les plus grandes, donnait toute son attention à ce qui se passait près d'elle. Soudain les pas d'un homme font retentir le corridor qui aboutit à son appartement. Le pressentiment de ce qu'on lui prépare fait battre son cœur; mais un pouvoir surnaturel la soutient dans ce moment ; en s'appuyant sur la porte, ses mains se posent sur un énorme verroux. C'eût été une bien foible ressource à opposer; mais le malheureux trouve un grand espoir dans le plus petit objet qui s'offre à lui. Elle ferma donc ce verroux et chercha s'il n'y en aurait pas un second. Sa joie fut grande en sentant qu'il existait; moins émue, elle compte assez sur le bras de son Dieu, pour croire qu'il ne l'abandonnera pas. On vient pour ouvrir sa porte. Mais

fortement arrêtée par les verroux, elle résiste aux coups multipliés de Sulton. Il appelle Aménaïde, il menace; même silence. Elle ne répond pas. Se serait-elle détruite, dit alors Sulton. Non, non, s'écrie une voix. Cette voix, c'est celle de Félisa; enfoncez la porte, vous la trouverez; ou si vous ne pouvez en venir à bout, appellez du monde. Le calme se rétablit un moment. Sulton s'éloigne. Aménaïde abattue en pensant que Félisa est la plus acharnée à sa perte, est près d'être trahie par ses sens. Elle chancèle, mais rappellant ses forces, elle surmonte son trouble; la peur de succomber ranime son ardeur. De ses deux mains foibles et délicates, elle fait agir les verroux qui l'ont un instant protégée; elle ouvre la porte et se met à errer dans ce vaste château qu'elle connaît à

peine, puisqu'on l'y a transportée mourante, et qu'elle n'a pas sorti de son appartement pendant le cours de sa maladie. Mais Dieu et son cœur la conduisent. Elle descend un escalier qui la mène dans une cour assez étendue; à peine y est-elle, qu'elle entend un bruit confus de voix; à l'aide des flambeaux que portent des valets, elle distingue Sulton et Félisa. Tapie dans un coin, elle pouvait tout observer sans être vue. Dès qu'ils furent hors de sa portée, elle dirigea ses pas du côté d'une galerie, qui conduit à un parvis; mais l'étendue de ce vaste lieu déjoue ses projets; elle s'égare, court envain; ses pas incertains la ramènent sans cesse à la place qu'elle a quittée. Le péril devenait pressant, que faire? Enfin, le long d'une colonne où elle se heurte en cherchant, une

porte s'ouvre ; mais l'obscurité l'empêche de rien distinguer ; en marchant elle reconnaît que c'est un escalier ; elle descend encore, et se trouve dans un souterrain dont le froid glace ses membres. Après l'avoir traversé, elle va pour sortir ; soudain ses oreilles sont frappées des cris qui se font entendre au dessus de sa tête. Elle s'arrête, plusieurs lumières paraissent au travers des ouvertures que le temps et les eaux avaient faites en différentes parties des murs. Effrayée, Aménaïde va pour fuir ! Ah ! grands dieux, elle tombe dans une espèce de citerne où elle eût été engloutie, si les eaux qui avoient un écoulement sur le côté, eussent séjourné ; heureusement pour cette infortunée que la citerne était presque tarie. La frayeur lui fit pousser un cri ; mais ceux de

ses bourreaux empêchèrent qu'elle fût entendue. Hélas, ce qui faillit lui coûter la vie la sauva; car au même instant, le souterrain est rempli de ces furieux. Mais quelle dut être la surprise de notre malheureuse Aménaïde, en voyant se baisser une espèce de trape au dessus de sa tête? Cette bascule servait d'entrée au souterrain, de manière qu'étant ainsi baissée elle formait un pont-levis. Aménaïde presque mourante avait peine à se soutenir. Cependant le calme qui se rétablit lui rend des forces, que tant d'événemens lui avaient enlevées. Elle en eut le plus grand besoin, car Sulton sortit par le même passage qu'elle avait entré; ce qui fit que la citerne resta bouchée. Notre malheureuse persécutée se mit en devoir de se retirer de la pénible position où elle était. Elle ne savait quel moyen employer,

ployer, lorsque ses pieds rencontrèrent des degrés taillés dans le roc : à l'aide de ce secours, elle parvint jusqu'en haut. Mais un nouvel embarras l'arrêta: elle ne put soulever cette énorme porte : crier, c'était se perdre ; demeurer dans ce trou, c'était s'immoler. Dans ces deux extrêmités, elle préféra la dernière ; mais le ciel la prenait en pitié : il ne voulait pas que la vertu succombât dans le séjour du vice. Cette citerne était ronde, et avait à deux pieds du sol une espèce de parapet ou galerie ; la porte qui battait dessus était carrée, et laissait de chaque côté un vide qui formait le demi-cercle, de la largeur de deux pieds. Aménaïde s'en apperçut : nouvel espoir, nouveau danger, car un rien pouvait la précipiter dans le fond ; mais elle fut assez heureuse pour s'échapper sans aucun acci-

dent. Elle posa ses deux pieds sur le parapet, en se tenant à la porte par une main, pendant que de l'autre elle chercha un point qui pût la soutenir : elle sentit une chaîne qui était attachée à une pièce de bois assez forte pour faire agir ce pont; par le moyen de ces chaînons et d'un léger élan, elle se trouva sur le bord de ce pont-levis. Ses forces se ranimèrent: après avoir rendu graces à Dieu qui l'avait aidée dans ce fatal moment, elle chercha de nouveau à fuir; mais, comme dans un labyrinthe qui n'offre aucune route tracée, elle marcha long-temps sans trouver d'issue. Enfin, après les plus accablantes fatigues, les recherches les plus assidues, les premiers rayons de l'aurore vinrent lui montrer le chemin de sa délivrance; elle se trouvait sous un rempart du château : ô

Dieu! quel bonheur inattendu! rien ne s'oppose à son envie; elle avance, la campagne frappe ses yeux; elle n'a qu'un pas à faire, et la voilà hors de la puissance de Sulton. Que fait celui-ci pendant qu'Aménaïde échappe à son courroux? Ayant fait assembler ses gens pour entrer de force dans la chambre de sa captive, il y monte; mais, ô fureur! elle est ouverte, Aménaïde a fui; Félisà, tourmentée par la soif de la vengeance, encourage et seconde ses perquisitions; ils visitent le château en tous sens, Sulton jure de trouver sa prisonnière morte ou vive; il disperse son monde par toute la campagne; seul avec sa digne complice, le hasard porte leurs pas près le fatal rempart; ils ne doutent plus que ce ne soit de ce côté qu'Aménaïde ait fui; bientôt ils l'apperçoi-

vent.... Sulton tire son poignard, et se dispose à la poursuivre; Aménaïde l'entend, elle redouble de vîtesse; au détour d'une petite berge, un jeune homme couvert de haillons se présente à sa vue : Au nom de l'humanité, secourez-moi, s'écrie-t-elle; sauvez-moi de l'infamie .... elle ne peut en dire davantage, elle tombe aux pieds de l'étranger; celui-ci, à la vue d'une femme expirante, aux sons de sa voix, se sent ému; il la fixe .... Ciel! Aménaïde! dit-il à son tour. Il attend sans s'émouvoir l'homme qui veut attenter à ses jours; Sulton, que l'aspect de l'étranger rend furieux, lève le poignard sur celui qui s'oppose à ses crimes; mais à peine l'étranger a-t-il contemplé le farouche châtelain, qu'il recule deux pas : Sulton, s'écrie-t-il, tu ne me reconnais pas? monstre, admire l'état

où tu m'as réduit! enfin ton heure est arrivée : c'est aujourd'hui que je vais te punir de tes cruautés, venger cette malheureuse enfant, venger la nature, mettre un obstacle à tes fureurs; ta vie va payer le meurtre que ton bras m'a fait commettre. Il dit; s'élançant comme l'éclair, il lui arrache son arme avant qu'il n'ait eu le temps de s'en servir, et la lui plonge dans le flanc. O spectacle épouvantable d'un scélérat mourant, près de l'innocence étendue sans connaissance! Sulton tombe en se roulant dans la poussière; ses derniers momens ne démentirent point sa carrière sanglante : ses yeux se r'ouvrent; sa bouche écumante articule des sons, mais ils sont horribles; loin que son ame, touchée d'un juste repentir, abjure des forfaits en implorant la grace de Dieu; le monstre, il

l'injurie, se plaint de perdre la vie sans pouvoir commettre de nouveaux excès; après s'être débattu contre les furies qui le réclament, un souffle impur s'exhale de son corps, et ses traits, quoique décomposés, montrent encore la férocité qui conduisit ses actions.

Félisa, qui a apperçu de loin la fin tragique du barbare Sulton, prend la fuite, le désordre dans ses pensées, tant de l'événement qui vient d'avoir lieu, que de l'incertitude de son sort futur; l'éloignement lui avait fait méconnaître celui qui avait sauvé Aménaïde; d'après la connaissance qu'elle avait des malheurs de cette orpheline, elle ne pouvait concevoir quel hasard avait conduit exprès en ces lieux et à cette heure, un homme pour arrêter leurs complots; la rage l'emporte sur la prudence:

s'exposer est peu ; pourvu qu'elle éclaircisse ses doutes, elle sera satisfaite. Sortant par un passage opposé au premier, elle s'avance du côté où Aménaïde respire à peine : elle voit de derrière une charmille les soins que lui prodigue celui qui l'a vengée d'un traître ; ... elle fut bientôt instruite : au moment qu'elle approchait, Aménaïde reprenait ses sens ; elle remercie son libérateur ; elle lève les yeux vers lui pour exprimer sa reconnaissance ; est-ce un songe ? elle pousse un cri douloureux, se cache la figure dans ses deux mains, en nommant Martii. Félisa n'en veut pas savoir davantage ; elle sent renaître toute sa fureur : cette fois Martii ne pourra éviter le ressentiment que ses dédains ont fait naître dans l'ame de Félisa. Pendant qu'elle vole où la vengeance l'ap-

pelle, revenons aux tristes jouets des passions.

Aménaïde avait le cœur serré en reconnaissant son amant et son libérateur dans l'auteur de la mort de son père. Enivré du plaisir de revoir sa jeune amie, déchiré de remords en s'attribuant l'effroi qu'Aménaïde témoignait, Martii se tenait éloigné d'elle; un genou à terre, la main droite sur son cœur, pendant qu'il se soutenait de l'autre; il n'osait troubler la méditation où son amante était plongée. A la fin, il lui parla de la sorte : Est-ce bien vous que je vois, ô fille infortunée! vous dans ces lieux, vous que je cherchais, et que je retrouve poursuivie par cet homme qui m'a rendu un objet d'exécration! n'est-ce point une illusion? hélas! puis-je douter que ce soit vous? votre terreur en me regardant,

ce feu qui se ranime dans mes sens, m'assurent d'une réalité qui pèse sur mon cœur. Aménaïde, vous n'osez me reprocher mon forfait; ah! plutôt que votre silence, traitez-moi avec sévérité, je souffrirai moins; mais si vous daignez oublier un moment ce que j'ai fait, et ne voir en moi que votre libérateur, je descendrai plus tranquille dans le séjour qui peut seul m'offrir un abri contre les remords qui me rongent. Aménaïde, ne rejetez point ma prière; pardonnez-moi d'avoir fait votre malheur, c'est la dernière grace que je demande avant de vous dire un éternel adieu.

Ah! Martii, Martii, tu crois avoir immolé un rival; connais donc toute l'étendue de ton crime: lord Mayter était mon père.

Ah! grand Dieu, serait-il vrai?

votre père, Aménaïde? enchaînement inconcevable d'aventures! votre père, celui qui menait Aménaïde aux autels?

.Martii, si les arrêts de Dieu sont quelquefois obscurs, ce n'est pas à nous d'en murmurer. Malgré l'horreur que m'a inspiré cet événement, qui fut entravé par un plus horrible, je dois remplir le serment que j'ai prononcé. Tu m'as sauvée du péril; je te suis redevable de la vie, de l'honneur; mais j'ai à t'imputer la mort de mon père. Fuis, Martii, tu pourras te soustraire à la justice des hommes; hélas! que ne peux-tu également éviter celle de Dieu! Comme elle cessait de parler, Martii apperçut une troupe de valets qui s'approchait en poussant des cris; Aménaïde, dit il, éloignons-nous: la furie de ces gens ne m'effraie pas pour

moi, votre sûreté seule m'est chère; laissez-vous conduire; confiez à mon désespoir le soin de vous défendre en cas qu'ils osent vous poursuivre. Aménaïde, malgré les efforts qu'elle faisait pour effacer Martii de sa pensée, l'aimait trop, hélas! pour ne pas accepter ses services; celui-ci, dédaignant les clameurs des agens de Sulton, poursuivit sa route par un petit sentier qui menait à une espèce de grotte que la nature avait créée; personne ne vint les troubler dans ce lieu. Arrivés au corps de leur ancien maître, les gens du barbare châtelain l'emportèrent au château pour lui donner une place dans cette terre qu'il avait tant souillée de crimes. Aménaïde fut moins oppressée en voyant s'éloigner les valets de Sulton. Elle remercia Martii de l'appui qu'il lui avait prêté. J'ai

tant fait pour le crime, lui répondit-il, que je n'ose me flatter de faire quelque chose pour la vertu; mais si vous trouvez un mérite à cette simple action, permettez que je vous prie de m'instruire par quelle voie vous avez retrouvé votre père, et comment se fait que ce soit celui... ici il s'arrêta. Aménaïde comprit son embarras, et lui répondit en lui faisant connaître sa naissance, l'infortune qui proscrivit la tête de ses parens, son départ de l'Irlande, son séjour tant en France qu'en Italie; enfin, le hasard presque surprenant qui lui rendit l'auteur de ses jours, et son funeste trépas; l'intérêt qu'elle avait pris au sort de Félisa; comment elle l'avait obligée, et l'événement qui l'avait fait tomber au pouvoir de Sulton; la conduite que tinrent ces deux personnes, et sur-tout

l'ingratitude de cette première.

Ce nouveau crime de Sulton, reprit Martii, ne me surprend point; mais qu'une femme, après tant de bienfaits, agisse de la sorte, ah! c'est un de ces forfaits duquel rien ne peut approcher. Oubliez, chère Aménaïde, ces gens cruels; mettez votre espoir dans ce Dieu qui ne laisse jamais aucune mauvaise action impunie.

Aménaïde qui avait passé une nuit au milieu des plus vives agitations, sentit ses paupières s'appesantir. Martii l'engagea à se reposer. Livrez-vous à ses bienfaits, lui dit-il; cette fois l'innocence pourra dormir tranquille sous les auspices du crime. Alors lui formant un lit avec de la mousse et des feuilles que le vent avait abattues, il se retira à l'entrée de la grotte, pour ne point interrompre

son sommeil. Là, assis sur une pierre, il donna un libre cours à ses sanglots. Ah ! mon Dieu, quoique proscrit à tes yeux, s'écria-t-il, j'ai donc pu servir encore la vertu. Mais que n'ai-je succombé en défendant Aménaïde, au lieu que son réveil va être le moment de mon malheur; il faudra m'en séparer à jamais ! En aurai-je la force ! O Aménaïde ! mais pendant qu'elle sommeille, ne puis-je m'affranchir de l'humiliant tableau qu'elle va faire de ma conduite passée. Hélas! si je meurs, qui la protégera ? quel bras l'aidera à supporter la fatigue du chemin? Ah ! vivons encore; c'est quand elle aura un toit pour reposer sa tête, que je pourrai mettre fin à une vie qui fait mon effroi. Plongé dans ses réflexions, il entend de plaintifs accents sortir de la grotte. Il court ! Aménaïde! Amé-

naïde ! dit-il, qu'avez-vous ? Sauvez-le, sauvez-le, répond-elle. — Qui ? — Martii, l'échafaud est prêt. — Ah ! malheureuse fille, quel songe funeste ! Ces cris ; la voix de Martii, tirèrent Aménaïde de l'erreur de ses sens. Elle voit son amant, le corps à moitié penché, arrosant ses mains de larmes que cet augure lui fait répandre. Ah! Martii, lui dit-elle, ce songe m'a fait un mal horrible. Je te voyais prêt à recevoir la mort ; je ne pus étouffer un mouvement de compassion ; tu as dissipé une erreur ; mais à quel prix je te plaignais, quand ma crainte n'était qu'illusoire ? combien je dois gémir, quand faisant disparaître le mensonge, tu me rends à une réalité terrible. Si mon existence, reprit Martii, touche ta sensibilité, juge de ce que je souffre aussi ; avec quelle joie je vis s'appro-

cher le moment où je sortis de mon cachot, pour connaître l'éternité; mais le sort ma trahi. Sans rien changer de ma position, il a triplé mes maux. Ecoute, Aménaïde, et vois à quel destin l'homme s'expose, quand prenant les passions pour guide, il se livre à leur joug.

Lorsque je te peignis les malheurs qui pesaient sur ma tête, mon arrêt était prononcé; je cessai de m'entretenir avec toi, en entendant le roulement du tambour qui annonçait la fin de ma carrière. J'arrive sur la place d'arme; mon heure est sonnée; je tends les mains vers le ciel, et tombe baigné dans mon sang. Mais! ô prodige! ô douce humanité, tu veilles également sur tous les hommes! Quelle fut ma surprise, après une assez long espace de temps, de me trouver au sein d'une famille respectable,

respectable, de me voir l'objet de leur sollicitude; je veux interroger; on me répond en me prodigant mille soins, en m'administrant toute sorte de remèdes. Un médecin panse mes blessures, et me donne l'espoir qu'avant huit jours, je pourrai marcher. Ce que je voyais, ce que j'entendais, plongèrent mes esprit dans un dédale de conjectures. Je croyais rêver, l'événement qui m'était arrivé était pourtant une certitude plus que suffisante pour me convaincre. Enfin, je vois bientôt que les paroles du bon docteur se réalisent. Ah! lui dis-je, un jour que nous étions réunis à son épouse et à ses deux filles, pourquoi me cacher tout ce que je vous dois; quoique ma reconnaissance ne puisse pas être plus grande quand je saurai ce que vous avez fait pour un malheureux, veuillez m'instruire.

Comment suis-je ici? Martii, reprit mon généreux médecin, si j'ai différé jusqu'à ce jour, c'est que je craignais avec juste raison, qu'en vous rappellant ce qui s'est passé, je n'empêchasse votre rétablissement; à présent que le même motif ne subsiste plus, je vais vous satisfaire. Ce n'est qu'un miracle de Dieu qui vous a sauvé; en effet, mille autre eussent péri à votre place. Quant à la manière dont vous vous trouvez chez moi, la voici. Médecin de la cour, et chef de l'école de médecine de cette ville, je suis chargé de l'instruction d'une partie de ses élèves; lorsqu'il se fait quelque punition militaire, les infortunés qui l'ont subie nous sont livrés pour nos travaux.

Figurez-vous mon étonnement, quand l'on vous apporta ici, de trouver en vous quelques signes de vie;

je ne marquai aucune surprise devant les personnes qui vous remettaient dans mes mains. Je me hâtai de les congédier, pour vous secourir promptement. J'eus le bonheur de voir le succès couronner mon entreprise; les blessures n'étaient pas mortelles; après les avoir sondées, je remerciai le ciel de m'avoir accordé l'avantage de vous sauver. (*) Voilà, mon ami,

---

(*) Je n'eusse jamais osé hasarder un semblable moyen de sauver Martii, sans un fait que j'ai connu particulièrement. Le docteur ***, un des médecins du grand Fréderic, et membre de la société royale de médecine de Berlin, fut appelé un jour pour une pareille cause, par un de ses confrères : les grands talens de cet homme sensible arrachèrent de la mort le malheureux soldat qui avait reçu deux balles dans la tête, et une autre au-dessus du sein droit. Si l'on révoque en doute cette assertion,

ce que j'ai fait. Ah ! monsieur, m'écriai-je, que puis-je vous offrir pour un semblable service, et à qui avez vous prodigué vos bienfaits, à qui votre science s'est-elle attachée. La mort était mon unique refuge. Mais si ce Dieu que j'ai outragé veut que je vive pour expier mes fautes, il sera satisfait; je vivrai pour vous bénir tous les deux. Martii, reprit ce bon médecin, auriez-vous commis quelques actions que l'honneur désapprouve. — Ah ! monsieur, la plus abominable. Une action pour laquelle il n'y a pas de supplice assez terrible ! — Martii, je ne veux pas en

---

je réclame, pour l'appuyer, le témoignage des deux frères L***., qui furent compris dans les fusiliades de ....., et qui ont été secourus par l'humanité d'un véritable soldat français.

savoir davantage, de peur de vous haïr. En reconnaissant vos torts, vous êtes moins coupable; l'humanité m'a engagé à vous secourir, ma tâche est remplie. Vous pourrez, lorsque vos forces vous le permettront, disposer de vous-même; j'ai obtenu un sauf-conduit, qui empêchera que vous ne soyez inquiété, en sortant de ce royaume. Ma récompense sera votre gratitude.

O Aménaïde, je fus électrisé par tant de vertus. Ne voulant pas mésuser des bienfaits de cet homme humain, je partis dès que je le pus.

Je le remerciai après l'avoir embrassé les larmes aux yeux; je formai le projet de vous voir encore une fois. Je dirigeai donc ma marche de ce côté. Mais cette route fut longue; ma force ne me permettait pas de longues fatigues, et ma pauvreté

me privait de secours qui m'eussent été nécessaires. Enfin je revis cette ville où avaient commencé mes premières amours, ainsi que mes disgraces. Mais j'apprends ! hélas ! que vous êtes partie pour vous rendre à Venise ; desirant plus que jamais obtenir un pardon que je n'ose espérer, je prends le chemin que vous avez dû tenir, m'informant de ville en ville, de bourg en bourg ; chacun vous reconnut au portrait fidèle que je traçais ; en effet, on me donnait une image si frappante de la vertu unie à la beauté, que je ne pouvais douter un instant que ce ne fût vous. Marchant sur vos traces, j'arrivai jusqu'en ces lieux ; ma misère me servit ; car sous les attributs de l'indigence, en proie aux atteintes d'un sort déplorable, je ne pouvais passer les nuits que dans les bois, me nour-

rissant de la compassion publique. A l'approche de ce château, les indices furent incertains; les uns m'assuraient n'avoir vu aucune personne qui ressemblât au signalement que j'en faisais; d'autres me dirent qu'il y avait environ quinze jours, que deux dames dont la voiture s'était brisée, avaient été transportées dans ce lieu, me montrant le domaine de Sulton; mon cœur qui se flattait de vous retrouver pencha pour ce dernier avis. Depuis quelque temps j'errais à l'entour de ce château. Résolu de ne pas perdre un temps précieux, je me décidai à y aller ce matin, lorsque j'eus la terrible connaissance qu'un monstre en voulait à votre vie. Voilà, ô mon Aménaïde, ce que le ciel m'a fait sentir, ce que j'ai mérité par l'oubli de la voix céleste, qui nous dicte la morale



de Dieu et ses suprêmes volontés.

Aménaïde fut attendrie par ce récit; Martii lui était plus cher que jamais; c'était par rapport à elle qu'il s'était rendu coupable : cette idée combla son infortune; d'un autre côté, quand elle se rappelait son serment, un père à l'agonie, elle ne pouvait souffrir cette pensée : il fallait qu'elle se sacrifiât, qu'elle obéît à son honneur, ou qu'elle trahît la promesse qu'elle avait faite.

Plusieurs jours se passèrent dans cette irrésolution; tous deux, en habitant cette grotte, retraçaient, par leurs habitudes, les mœurs des premiers enfans de la nature. Martii, toujours actif et prévenant, était sans cesse occupé d'Aménaïde : le jour, il lui procurait les alimens que leur position leur permettait d'avoir; la nuit, il veillait à l'entrée de la grotte

pendant qu'elle reposait. Ce lieu était désert et inhabité; nul être humain n'en approchait; ces deux coupables et malheureux amans, l'un près de l'autre, étaient quelquefois une journée sans articuler aucun son; ou bien, lorsque Martii offrait à son amante des fruits sauvages ou quelqu'autre nourriture, elle soupirait en le regardant; elle acceptait d'une main tremblante; et les soins de Martii, en conservant ses jours, faisaient circuler dans ses veines le feu de la tendresse. Qui n'aurait pas été touché de leur triste état? Martii n'était donc pas un scélérat, puisque la voix de la religion lui faisait respecter son amante; sans cesse à ses côtés, il était témoin de sa mélancolie, des pleurs qu'elle versait; loin d'abuser de son avantage, il cherchait à la consoler, à lui faire voir

leur séparation comme étant le seul moyen d'appaiser le courroux de Dieu, d'écarter l'orage de leurs cœurs, et de recouvrer ce calme précieux que les passions nous ravissent.

Un soir qu'ils étaient assis sur les bords d'une coline, au pied de laquelle coulait un ruisseau, ils n'osaient lire dans eux-mêmes les diverses agitations que leur présence causait. Aménaïde sentit des larmes s'échapper de ses yeux; Martii, pensif et consterné, soupirait : tout lui retraçait le bonheur dont il aurait pu jouir un jour, tout aussi lui rappelait les obstacles qui s'étaient élevés à jamais; son ame, dévorée d'amour, de jalousie et de regrets, faisait que ses pensées se reposaient sur mille objets, sans se fixer sur aucun. Infortuné, se dit-il, quel

avenir! combien il est cruel de se voir près d'une femme qu'on idolâtre, et dont on est aimé, sans oser se livrer aux douces impulsions de son cœur! En ce moment il regarde Aménaïde; les pleurs qui sillonaient le pourpre de ses joues augmentèrent son trouble. Aménaïde, s'écrie-t-il, tu me dérobes tes chagrins; hélas! je ne suis pas digne de les partager; mais au nom de nos premiers feux, ouvre-moi ton ame: suis-je la cause de ta douleur? est-ce mon aspect qui la fait naître? Tu ne réponds rien? ah! ton silence m'instruit assez; rassure-toi; je n'ai voulu que te voir une fois, mes vœux sont satisfaits; avant peu.... Ah! Martii, interrompit Aménaïde en sanglottant, arrête, tu me déchires le cœur: je devrais te fuir, mon devoir, mon père, me l'ordonnent; mais, faible

créature, je ne le puis; je n'ai de force que pour me rendre coupable; ton image est toujours là (mettant la main sur son sein); l'amour l'a gravée en traits de feu : elle trouble ma raison, elle me rend parjure; je devrais te haïr, je t'adore; le souvenir de ton premier baiser me consume; et quand je veux me représenter Martii odieux, je ne vois que Martii sensible et aimant. Fille céleste, reprit Martii, tu m'aimes encore : combien je dois détester le jour, puisque je vis sans pouvoir être à toi! mais, que dis-je? ton amour me rend tout ce que j'ai perdu; ah! qu'un seul de tes baisers..... — Martii, respecte ma vertu. — L'outrager! Aménaïde me croit-elle assez scélérat? ce mot m'ouvre les yeux, pardonne un moment de délire : je te chéris, je te respecte; mais

comment ne pas mourir d'amour en te pressant dans mes bras? tout ce que la nature produit nous inspire ce sentiment : ces oiseaux qui se peignent leur tendresse, cette source dont les eaux vont se mêler amoureusement dans celles de ce fleuve qui vivifie les fleurs que les vents caressent, ces arbres dont les rameaux flexibles se perpétuent par la douce chaleur des premiers rayons du soleil; vois ces roses qui meurent d'ivresse sous les feux brûlans de Phœbus; l'haleine de Zéphire qui les rend à la vie; plus loin, ces prairies qui portent dans leur sein l'amour avec la vie : tous ces spectacles font naître la volupté; tes traits la font germer dans mes sens; mais, si je t'aime, mon hommage ne doit point t'alarmer : c'est un Dieu que j'adore en toi; tu ne peux être une mortelle

près de moi ; malgré mes transports, si jamais je m'oubliais, si l'excès de ta tendresse trahissait ta vertu, un mot peut la raffermir : ce mot me rendra exécrable à ta mémoire; mais il te conservera pure et innocente : alors pourrai-je me plaindre, puisque tu n'auras pas à rougir de toi ?... mais ton cœur bat, tes yeux se ferment, ta bouche cherche la mienne; Aménaïde, Aménaïde, reviens à toi; vois celui que tu serres sur ton sein, c'est Martii.... Aménaïde, tu n'entends rien ? il faut détruire l'illusion: reprends tes esprits égarés; empêche-moi de commettre une faute que mon amour desire et que ma raison réprouve.... Aménaïde! ah ! Dieu, sauvez-la ; Aménaïde, reconnais en moi l'assassin de ton père! Ah! monstre, s'écrie-t-elle en le repoussant, qu'as-tu fait ? — Un meurtre abomi-

nable. — Qu'as-tu dit ? — Une affreuse vérité. — Oui, je te reconnais pour le meurtrier du plus vertueux des hommes ; en ce moment même, tu viens de me plonger un poignard dans le sein. Fuis ; laisse-moi cacher ma honte à tout l'univers ; j'ai violé mes sermens ; l'ombre de mon père me reproche mon parjure. Ces bois désormais vont me servir de retraite : j'enterrerai ma douleur dans leur asyle ; j'y vivrai pour maudir mon amour et ta lâcheté ; je fatiguerai tant le ciel par mes cris, que sa sévérité sera contrainte de se relâcher, en mettant un terme à mes souffrances ; adieu ! — Aménaïde ! — Abandonne l'auteur de ses infortunes. — Malheureuse, que vas-tu devenir ? Elle n'entendit point ces dernières paroles ; succombant sous le fardeau des peines, ses sens n'étaient plus

à elle. Martii, désespéré de l'accablement où il la voit, veut lui porter des secours; mais cette pauvre enfant n'avait ni la force de les accepter, ni celle de les refuser. Martii, au désespoir, se frappait le front, faisait retentir de ses accents l'écho d'alentour; mais quelle fut sa consternation de se voir entouré par une troupe de gens armés qui viennent l'arrêter! Ayez pitié du triste sort de cette fille expirante, leur dit-il. — En prison! — Barbares, tant d'attraits, d'infortune, ne désarment pas votre rigueur? la vue de cette jeune personne expirante ne vous fléchit pas? quelle ame le ciel vous a-t-il donnée! secourez-la, je vous suis alors sans murmurer. Mais à qui demandait-il de la pitié? à des sbires, à des gens qui regardent la sensibilité comme une faiblesse de carac-

tère. Mais il vit son malheur poussé à l'extrême, quand on lui eut dit qu'Aménaïde devait le suivre en prison. Elle, s'écrie-t-il, en prison! tout ce qu'il y a de plus vertueux habiter le séjour du crime! avez-vous pensé que tant qu'il me resterait assez de force, je ne m'opposerais pas à ces cruautés? je l'ai délivrée du joug d'un monstre, ce n'est pas pour la mettre sous le vôtre. Hélas! ses efforts se réduisent au désespoir de voir exécuter cet ordre horrible; car en s'emparant de vive force de sa personne, on le charge de fers. Le lion qui sent les douleurs de la flèche qui lui perce le flanc, est moins furieux que Martii. Dieu des Chrétiens, s'écrie-t-il, pourquoi laisses-tu ta foudre oisive en ce moment? pourquoi n'extermines-tu pas ces monstres qui traitent avec tant d'inhuma-

nité celle qui t'a toujours regardé comme un père? si je suis coupable, ma punition doit-elle la proscrire? punis un scélérat, mais n'avilis pas ta puissance en permettant le triomphe du pervers.

Aménaïde, revenue à elle, apperçoit son amant chargé de chaînes, et renversé dans la poussière; elle jette un cri, va pour voler à lui; mais on l'en empêche; on lui signifie l'ordre de le suivre. Quoi! dit-elle, on ne me sépare pas de Martii? ah! mon Dieu, je te remercie; mes adversités ont touché ta colère : il m'est donc permis de mourir avec lui.

Mais quelles étaient les causes de cette arrestation? c'est à quoi ils ne pensèrent nullement; tant celui qui a quelque faute à se reprocher, se trouble à l'approche du châtiment. Aussi, ni Martii, ni Aménaïde n'en

devinèrent le motif; leur pensée se fixa sur le pouvoir de Dieu. Arrivés à *Capo-d'Istria*, ils trouvèrent une voiture dans laquelle on les fit monter, pour les conduire à Pise (*). A ce nom, les plus cuisants remords, les plus tristes souvenirs accablèrent leurs ames. Martii, sur-tout, fut atterré, moins pour lui que pour son Aménaïde. Mais il n'y avait aucune résistance à opposer : il fallait se soumettre. Cependant la jeunesse d'Aménaïde, son air intéressant, l'abat-

(*) Par un des traités conclus entre la république de *Venise* et celle de *Pise*, il était dit que ces deux puissances se rendraient réciproquement les malfaiteurs et coupables de l'état qui auraient fui de leur patrie pour se soustraire à la vengeance des lois, et qui se trouveraient dans l'une de ces deux républiques. Cette convention eut toujours son effet, même après que le grand-duc se fut rendu maître de Pise.

tement où elle était lui valurent des égards; Martii l'apprit avec ivresse; son amante était renfermée dans le même lieu; il en était séparé, mais elle était plus commodément. Cette idée rendit à ses esprits plus de fermeté qu'il ne l'espérait. Après avoir langui environ quatre semaines dans des tourmens plus affreux que la mort, on lui annonça qu'il allait subir son premier interrogatoire. L'idée qu'il allait voir son Aménaïde, lui fit oublier quel sort l'attendait. On l'introduisit devant ses juges; mais sa surprise fut extrême, en apprenant que Félisa seule l'avait dénoncé; qu'elle avait remis au pouvoir de la justice, le mémoire qu'il avait envoyé étant en prison, et dont cette méchante femme s'était emparé, lorsqu'Aménaïde était dans le château de Sulton. Alors Martii, re-

passant dans sa mémoire l'odieux de la conduite de Félisa, son ingratitude, la trahison qu'elle avait employée contre sa jeune amie, vit que l'arrestation de son amante était due aux intrigues de cette furie. Après avoir juré de ne point trahir la vérité, les juges lui firent connaître la raison pour laquelle il paraissait devant eux. Vous vous avouez donc l'auteur du meurtre de lord Mayter, lui dit-on? Ce mémoire qui vous a donné connaissance de mes aventures, dit-il, vous instruit que c'est moi. — Quelles raisons vous ont porté à ce délit? — Un scélérat et une passion sans bornes. — Quel est cet homme? — Il s'appellait Sulton. J'ai vengé par un assassinat, l'assassinat qu'il m'a fait commettre. — Ainsi vous vous êtes rendu doublement coupable? — Je ne me repro-

che pas la mort de Sulton; il m'a tracé le chemin du crime; il voulait ensuite punir Aménaïde d'avoir eu assez de vertu pour résister à ses infames desirs? J'ai lavé dans son sang mon opprobre et la nature. En mourant j'aurai du moins la satisfaction d'avoir purgé la terre du plus grand criminel. Quant à cette jeune personne qui me doit son infortune, elle est innocente; jamais plus de vertu n'honora par sa présence le tribunal des lois. Son seul tort est d'avoir secouru de ces êtres, qui font horreur à regarder. J'en appelle à madame, qui l'a dénoncée comme complice du meurtrier de son père? Peut-il jamais entrer dans la pensée, qu'il est au monde des enfans assez ingrats pour souhaiter la mort de leurs parens? Mais sans doute qu'il en est, puisque la perfide Félisa, com-

blée des bienfaits d'Aménaïde, a été assez vile pour souhaiter sa perte? Mais regardez son trouble : n'est-il pas assez convaincant? Ah ! s'il vous faut des preuves plus frappantes, Aménaïde est fille du vertueux lord W***. qui défendit au péril de ses jours la religion catholique; son nom est encore béni dans toute l'Irlande; seul il s'opposa aux insultes que l'on fit au Dieu dont vous reconnaissez l'autorité. Quand Aménaïde a puisé la vie au sein des vertus religieuses, pourrait-elle avoir oublié dans un jour, seize années de sagesse, d'attachement à l'auteur du tout? Non, vous ne le pensez pas : les lois que vous faites exécuter au nom de la justice de Dieu, me répondent du contraire; et le caractère dont vous êtes revêtus, me donne la certitude que vous protégerez de tout votre

pouvoir l'innocence qu'on opprime; je vous demande cette grace au nom de la justice, des vertus qu'elle possède, des maux qu'elle a soufferts, de l'iniquité des hommes dont elle fut victime, de la lâcheté de cette femme odieuse, et de la franchise que j'ai apportée au pied de votre tribunal. Tous les spectateurs attendris, fixèrent l'intéressante Aménaïde qui était tombée sans connaissance. A cette vue les juges assurés de son innocence, proclamèrent à haute voix sa liberté. Mais Martii, quoique plaint, ne put être acquitté; sa mort fut prononcée par ses juges qui répugnaient de remplir un si triste emploi. Cependant Martii au comble de ses vœux, fit hâter le moment; en quittant une vie orageuse, il allait rentrer dans l'éternité. Il baigna de ses pleurs les mains de son amante.

Il mourut, non comme un vil assassin ; sa tranquillité, l'espoir d'obtenir le pardon de son Dieu, les consolations qu'il reçut d'un de ses ministres, lui attirèrent la compassion générale. Il vit les larmes d'un peuple immense ! il entendit ses sanglots. Ses dernières paroles furent : Mon Dieu ! Je meurs, ouvre-moi ton sein ! protége Aménaïde ! prête-lui ton assistance, et accorde à ses vertus la récompense qu'elles méritent.

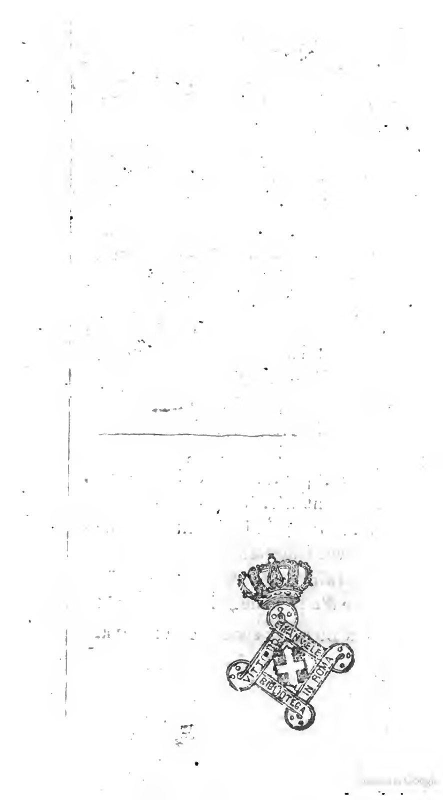
Félisa, qu'une vengeance perfide avait portée à abandonner son amie, reçut le prix de son action infâme. Renfermée dans une prison, parmi des femmes de mauvaise vie, elle y traîna jusque dans une vieillesse très-longue, des jours empoisonnés par les remords de sa conscience. La trop malheureuse Aménaïde ne recouvrit ses sens que pour apprendre

la fin déplorable de Martii. Sa raison s'égara ; la mort qu'elle appellait à grands cris, faisait craindre qu'elle ne succombât par l'excès de son infortune. Mais les soins qu'on lui prodigua, les tendres prévenances des ames vertueuses préservèrent du trépas cette amante si sensible. Abreuvée d'amertume, dégoûtée de la société d'un monde corrompu, elle se retira dans un couvent, dont l'abbesse était parente d'un des juges qui l'avaient absoute. Là, rappellant à son souvenir, les orages qu'elle à essuyés,la perte d'un père vertueux, de la bonne madame Darbara, de son amant !.... elle se pénètre de la grace de Dieu ; loin de murmurer de sa sévérité, elle le bénit ; elle lui ouvre son ame, demande sa miséricorde, et attend avec calme et résignation l'instant qui la réunira à

ceux qui sont morts en reconnaissant qu'il est un Dieu qui gouverne tout, que ce Dieu peut permettre au méchant de triompher ; mais qu'il le punit tôt ou tard de sa malversation.

La douceur d'Aménaïde, ses infortunes, le zèle pieux qu'elle met dans l'exercice de sa religion, la bonté de son caractère, l'attachement qu'elle a pour toutes ses compagnes, lui firent des amies de toutes les religieuses ! Puisse dans cet asyle innocent, la paix habitant son ame, écarter loin d'elle les tempêtes de la vie ! Ainsi finissent ces grandes passions, pour lesquelles les hommes se croient nés. Insensés, vous projetez, vos esprits bâtissent des chimères ; vous mettez des années à les construire, et leur chute est l'ouvrage d'une seule volonté de Dieu.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.


VITTORIO EMANUELE
BIBLIOTECA
IN ROMA